

CIRQUE

Une pluie d'anges à TOHU

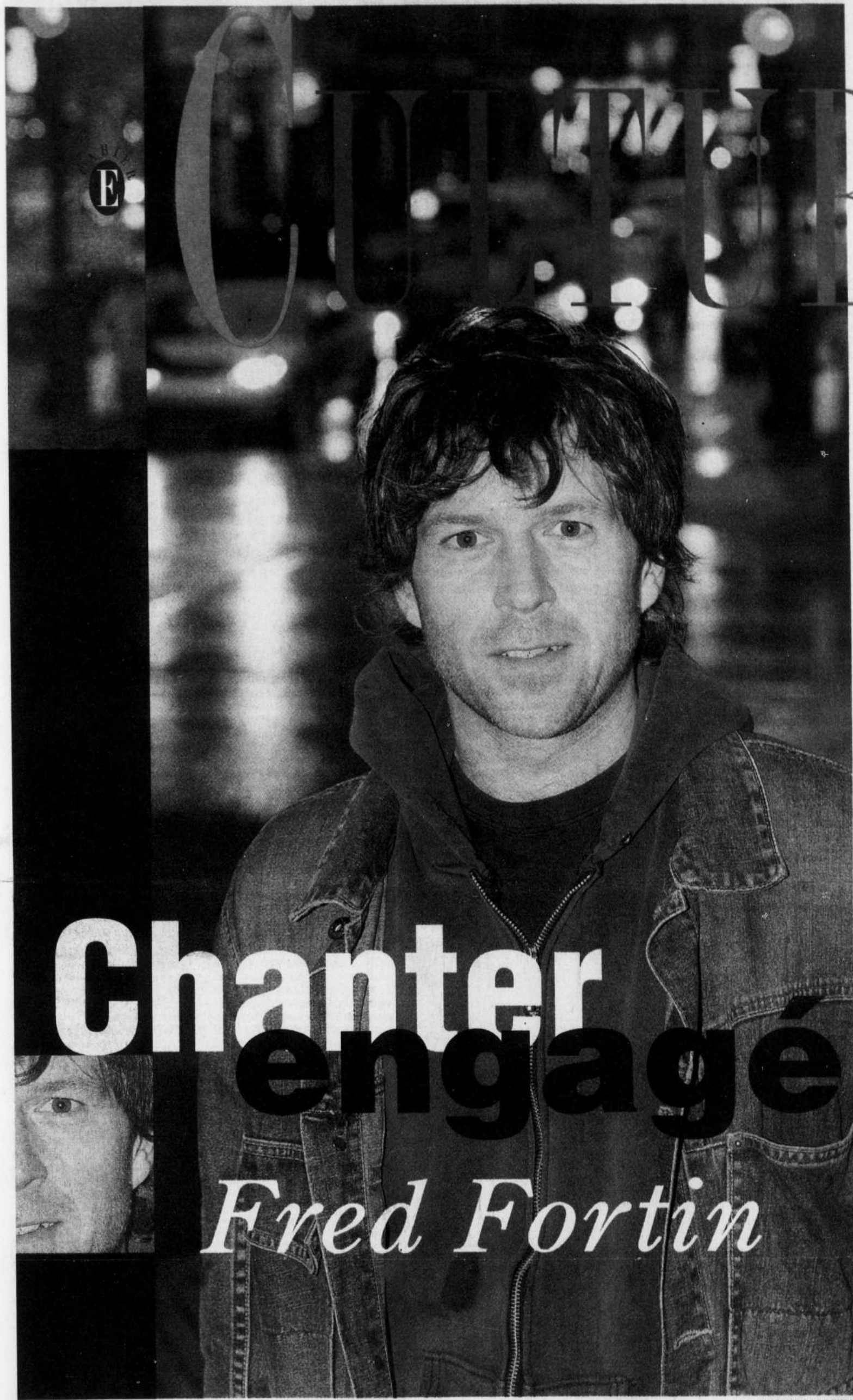
Page E 5



CINÉMA

Histoire de déserts

Page E 9



Chanter engagé Fred Fortin

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Fred Fortin est de retour sur disque, en tant que lui-même. Il est également de retour sur scène au Coup de cœur francophone, pas avec Galaxie 500 mais en solo... quoique en groupe. De retour d'une tournée échelonnée sur près de 70 jours où ce phénoménal chansonnier et rockeur s'est produit tout seul en homme-orchestre, Fred Fortin s'est entouré d'une brochette de musiciens de très haut calibre. Tout ça pour *Planter le décor*, un disque de haut niveau, introspectif et, étonnamment, plus engagé. Fred Fortin cause dépassement de soi.

BERNARD LAMARCHE

La pochette de l'album de Fred Fortin risque de faire tourner les yeux. Un tableau du peintre Martin Bureau, un vieux pote de Fortin connu dans le milieu de l'art contemporain et qui a déjà prêté ses tableaux pour illustrer les précédents albums du chansonnier, montre un paysage forestier où la silhouette de ce qui reste d'un arbre se découpe devant un ciel embrasé. Et l'arbre qui cache la forêt n'empêche pas de voir les grues imposer leurs menaçants profils au-dessus des crêtes. On regarde et on se dit que le ton, chez Fred Fortin, a dû changer. Environnementaliste, Fred Fortin? Engagé? En fait, sur cet album qui risque de connaître une longue route tellement il est fouillé, Fred Fortin change de vitesse. Sur une galette au ton calme et introspectif, Fortin se fait également politique. Étonnant? Pas selon le principal intéressé. Derrière la cravate, c'est huit années de carrière sur disque qui s'accumulent, un catalogue bien rempli qui contient des pièces mémorables, et bien d'autres années

avant d'en arriver à enregistrer. L'idée ne lui est pas venue soudainement. «*Je suis né au Lac et la vie était facile pour moi, jusqu'à ce que je doive vivre de mes propres moyens. En vieillissant, tu deviens plus sensible à l'entourage. À un moment, tu te rends compte qu'il y a des gens qui entrent dans ta vie et qui t'affectent. En politique, c'est plein de morons. C'est peut-être pas toujours le bon monde qui se ramasse au pouvoir, et ça affecte nos p'tites vies à tout le monde, ça affecte nos cultures. J'ai 33 ans, pis c'est pu pareil*», soutient celui qui déplore que les artistes habités d'une conscience politique sont souvent marginalisés ou diminués.

Le Fred politisé, qui est porteur d'eau pour l'organisme Eau-secours, considère la politique comme «*tellement technique*». «*C'est ouvert à ceux qui possèdent la rhétorique, le jargon. Mais les valeurs sont toujours éloignées de nous. C'est frustrant quand on sait que la planète et la vie humaine devraient passer en premier. Les intérêts sont pu là. La game est partie pis ça va arrêter quand ça va sauter*».

Grave, Fred parle souvent, aussi, d'amours difficiles. Il le fait sans qu'on se lasse, loin des poncifs,

se méfiant des ritournelles faciles. Et ça peut donner quelques perles naturelles, comme celle-ci, sur la superbe *Mélancolie*: «*sous le ciel des vautours, on peut manquer d'amour*». Et au sujet de la vie cette fois, dans *Chateaubriand*: «*Tranche de vie / Tranche de steak / Y a toujours de la tiraille / A recracher dans l'assiette*». Des images de la sorte, sur ce disque simple seulement en apparence, il y en a à la pelletée, même quand le gars nous parle de son chien Robeur, qu'il a dû laisser derrière, au Lac, lors du déménagement à Montréal.

Environnement

Fred Fortin a émigré à Montréal, Montréalais d'adoption confirmé, loin de Saint-Prime. Le spleen de Montréal, pour reprendre les mots de Loco Locass, a-t-il déterminé l'état d'esprit introspectif de l'album? Le blues du Lac le prend à l'occasion. «*Dans la région, la situation est souvent précaire. Les choses bougent pas rapidement, mais en même temps, là-bas, ça devient un estie de gros boulevard Tuschereau partout aussi. Ça me crisse un down. Je restais dans le bois, mais tout autour, je vois les bucheuses et les vans de bois sortir constamment. C'Épéurant. Au moins, Montréal, c'est déjà défriché*

THÉÂTRE

Pol Pelletier, témoin et vigie

L'auteure et interprète de la Trilogie des histoires crée un nouveau solo à l'Espace Go

Dramaturge, auteure, pédagogue et actrice charismatique, Pol Pelletier a aussi cofondé le Théâtre expérimental des femmes, la compagnie mère de l'Espace Go. Mais n'aurait-elle créé que sa *Trilogie des histoires* (trois solos: *Joie*, *Océan*, d'après le nom que lui avait donné un maître en Inde, et *Or*) que Pol Pelletier pourrait être considérée comme l'une des artistes québécoises les plus marquantes de la seconde partie du XX^e siècle. À l'invitation de l'Espace Go, elle donnera neuf représentations de sa nouvelle création, *Nicole*, c'est moi...

SOLANGE LÈVESQUE

D'entrée de jeu, on s'interroge: ce spectacle constitue-t-il une sorte de réponse au spectacle *Nicole*, l'intrigante création de Stéphane Crête et Didier Lucien présentée par le NTE en septembre dernier? Sourire en coin, Pol Pelletier affirme: «*Ce n'est pas essentiellement une réponse, mais il y a un lien*... qu'elle ne dévoilera pas maintenant, bien enten-

«**L'essentiel de ma réflexion porte sur ce qui est arrivé aux femmes ces dernières années**»

du! «*Vous comprendrez quand vous verrez le spectacle. C'est mon dernier; il parle d'adieu et d'adieux; il raconte des histoires qui sont remplies d'adieux*». Dans sa première mouture, *Nicole*, c'est moi... portait d'ailleurs le titre *Cérémonie d'adieux*. Elle l'avait créé en 1999 à la Maison de la culture Mont-Royal dans le cadre d'événements qui commémoraient les dix ans de la tuerie de Polytechnique. *Nicole*, c'est moi... constitue pour Pol Pelletier l'occasion de faire un bilan sur la place du féminin dans le monde au cours des 15 dernières années. «*Je me suis tue très longtemps sur ce sujet qui, pourtant, est une question de vie ou de mort pour moi. C'était une façon de ne plus regarder ces choses-là*». À la suite de la fermeture du Dojo pour acteurs, fondé en 2001, et du «documentaire» *Casa Loma, journal de bord* (2002), du réalisateur Carlos Ferrand, qui portait sur cette école, on n'avait plus entendu parler d'elle. «*C'est simple, j'étais en train de mourir; il fallait que je me donne du temps, que je me mette à travailler à Cérémonie d'adieux, explique-t-elle. C'est d'ailleurs préférable que je ne l'aie pas fait sur-le-champ. Je l'ai retravaillé depuis 1999, avec un recul. Le sujet est clair: avec la mutation d'*Homo erectus* à *Homo sapiens*, il s'est passé quelque chose dans la psyché de l'humanité qui a joué sur la condition des femmes*». Pol Pelletier, qui a toujours scruté la condition des femmes, se demande entre autres pourquoi celles-ci n'émergent pas davantage.

Un passage

«*Ce spectacle constitue un grand passage pour moi. J'y fais mes adieux à toutes sortes de choses et à des gens, à des femmes du passé. C'est important parce que, quand on dit adieu, on dit merci. Adieu à un homme, à un monde patriarcal, celui dans lequel on vit et dont je ne veux plus. Adieu à la parade et au mensonge du "tout va bien", dans lesquels je refuse d'entrer*». Ses études (un baccalauréat en histoire et un autre en littérature, en plus d'une maîtrise en littérature) lui ont donné l'occasion d'accumuler une série d'observations récurrentes. «*Je ne peux plus contenir ces observations sur la mise à mort du féminin au Québec, qui est pire qu'avant. Je ne suis pas une femme qui peut rester vivante en se taisant, alors je vais parler!*»

Pol Pelletier est presque surprise d'être encore en vie: «*Le film de Carlos Ferrand a contribué à ma mise à mort. J'étais cassée en mille petits morceaux. J'en suis restée le cœur brisé jusqu'à la presque mort. Ça m'a pris trois ans à m'en relever. Le désespoir a été si total que je suis surprise d'avoir encore envie de faire mon métier*». Pour se retrouver, Pol Pelletier est allée en France, dans des sanctuaires comme Rocamadour, le mont Saint-Michel, etc. Ce n'était pas sa première recherche en matière de spiritualité; elle avait déjà fait un long séjour en Inde. «*J'ai prié pour la première fois. Je me suis dit, tout simplement: "Regarde, vois, sois avec"*. Les prises de conscience se sont multipliées, *Prier, c'est jouer. Je n'aurais jamais trouvé au Québec ce que j'ai trouvé là-bas: une architecture, l'esthétique, la perfection des arcs des cathédrales. Je n'ai vu aucun touriste vulgaire: j'ai vu beaucoup de silence, de respect, de pèlerins avec des cœurs d'enfant. Et j'ai moi-même senti mon cœur d'enfant, celui de mes ancêtres qui avaient la foi*».

Le spectacle *Nicole*, c'est moi... comprendra une seconde partie dont l'auteure ne souhaite pas parler maintenant. «*Je*

VOIR PAGE E 2 : FORTIN

VOIR PAGE E 2 : PELLETIER

Culture

FORTIN

SUITE DE LA PAGE 1

pas mal, dit-il en riant. Mais j'aime bien le courant de la ville.

Ce courant est toutefois entré en mode tranquille. «Il y avait de ça dans les autres patentes, mais là j'avais le goût de faire un album dans un même mood, avec un propos plus homogène.» Rassurez-vous, Fred va bien. «T'en écris, des tonnes, en quatre ans, depuis que j'ai fait l'autre album. Il s'en passe, des choses, en quatre ans; tu seras pas toujours down sur cette période. T'en exorcises, des choses, à travers ça. C'est une chance de pouvoir le faire.»

Ce n'est pas sa longue tournée tout seul qui l'a mené sur la route des atmosphères country-folk. «Au contraire, la tournée que je faisais tout seul était beaucoup plus rock. C'est en revenant de ça que j'ai pogné un crise de down», explique Fortin en rigolant. La dynamique de groupe ne lui a pas manqué, ayant tourné avec le Galaxie 500 de son pote Olivier Langevin, mais reste que, pour ce nouvel album, Fortin s'est entouré de musiciens qui feraient

mourir d'envie bien d'autres chanteurs: Alain Berger à la batterie, Dan Thouin aux claviers, Sunny Duval (des Breastfeeders) et, bien sûr, Olivier Langevin aux guitares, de même qu'El-Hadj Diouf, qui accompagne Fortin sur une drôle de reprise en français d'*Inner Light*, écrite par George Harrison.

Haut niveau

Cette brochette de musiciens de haut niveau et le temps que Fred Fortin s'est alloué pour figurer son album en font une perle. Scotch, une vieille de vieille du répertoire de Fortin, entendue jadis en spectacle, est tout simplement amenée à des sommets inégalés par les musiciens, qui en rendent le tournis encore plus valsant. «J'avais le goût et les moyens techniques pour faire un album plus approfondi, par rapport à ce que j'ai déjà fait, plus brut et toujours sur le premier jet. C'était le fun à faire, parce qu'on a pu aller plus loin.» L'émotion est moins brute, les textures plus recherchées, tant pour ce qui est des claviers et des

cuivres que pour les guitares. Mais les textes, eux, sortent sur le coup de la spontanéité. «Tu sens venir les passes faciles à dealer. Alors, tu penses prendre une autre trail», ce que plusieurs auteurs ne cherchent pas toujours à faire.

Cette autre «trail», Fortin n'a pas eu peur de l'emprunter. Ce premier disque autoproduit, avec ses amis de sa compagnie de disques, C4, lui a donné plus de liberté. Aussi, parlant de dépassement, Fortin ne veut pas s'arrêter uniquement «aux brosseurs qui parlent tout le long du show, qui viennent juste pour le party. C'est plus dur d'installer un mood smooth. Je ne l'ai jamais vraiment fait». Avec son groupe, Fortin se dit très confiant d'y arriver. Nous aussi.

Le Devoir

FRED FORTIN

En tournée québécoise tout l'automne, au Coup de cœur franco-phonie, au Lion d'Or à Montréal, le 10 novembre, au Spectrum le 11 décembre.

SPECTACLES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michel Rivard livre un tour d'horizon de son œuvre sous la forme d'un album quadruple.

Petite spécialité, grand art

Revoilà Rivard

Indéniablement, il y a alignement des planètes dans le ciel du cher Flybin cet automne: après la célébration fin septembre des 30 ans de la sortie du premier Beau Dommage, après le Félix-hommage qui soulignait à grands et beaux traits dimanche dernier ses trois décennies de chansons et de spectacles, voilà que paraissent simultanément les disques témoins de sa tournée intimiste des deux dernières années, versions coffret exhaustif et résumé satisfaisant.

SYLVAIN CORMIER

Le même regard embué qu'à Boston. Avec le même sourire d'homme heureux en dessous. A chaque gros plan de caméra sur la bonne bouille ronde de Michel Rivard, dimanche au gala de l'ADISQ, inévitable gros plan qui scrutait sa réaction à chacune de ses chansons telles que les lui offraient en cadeau d'anniversaire pour ses 30 ans de

carrière les Marc Déry, Martin Léon, Mes Aïeux, Patrick Norman, Isabelle Boulay, Michel Faubert et autres Richard Séguin, je revois le grand Michel pas longtemps après que Brian Wilson eut chanté *God Only Knows*, dans cette allée du vieil Orpheum où nous nous étions fatalement retrouvés à l'entracte. A la fois ému, rayonnant, soufflé, rempli, ravi, admiratif et reconnaissant. Pareil.

A Boston le 14 octobre comme au Saint-Denis dimanche, il s'agissait d'une célébration. Célébration d'une vie de création artistique. A Boston, des fans extatiques, dont notre délégation montréalaise, signifiaient à Brian Wilson à quel point ses quatre décennies de musique au sein des Beach Boys et en solo avaient compté pour tous et à quel point c'était un plaisir de le voir sur scène, accomplissant enfin son destin malgré tous les obstacles et toutes les tragédies, donnant contre toute attente son chef-d'œuvre, *Smile*, et toutes ces autres extraordinaires constructions de voix entremêlées et d'arrangements inventifs qu'on ose à peine appeler des chansons tellement elles dépassent l'entendement.

Dimanche, c'étaient les artistes sur scène qui signifiaient à Michel Rivard la place que ses chansons ont occupé et continuent d'occuper dans notre paysage, et à quel point ce paysage en est embelli. «Il s'est passé un drôle de phénomène, commente à froid «la tête hommagée». Je suis extrêmement proche de ces gens-là; c'était pas la gang de Star Académie [rires]! Et pourtant, j'avais une distance. Je me faisais chanter des tonnes. C'étaient les miennes, mais là, je les recevais comme de l'extérieur. Et je les trouvais vraiment pas pires.»

Et surtout, pas vieilles. «En allant voir Brian Wilson, je me demandais si j'allais assister à quelque chose qui serait juste une évocation du passé. Et puis non, le gars était là pour vrai et ses chansons avaient de la valeur au présent, elles étaient plus belles qu'elles ne l'avaient jamais été.» Quand il est sorti de l'Orpheum, Rivard avait le goût d'écrire des chansons pleines d'harmonies de voix et d'instruments baroques. Après le gala de l'ADISQ, il avait le goût de créer d'autres chansons. «C'est un réflexe de musicien... actif. T'es fier, t'es touché, tu mesures ce que t'as fait de bon, mais en même temps, t'as hâte qu'on te laisse tranquille et que tu puisses travailler un peu. C'est pour ça que tu reçois ça surtout comme une grosse claque dans le dos. Lâche pas! Quand les chansons vivent comme ça, tu te sens d'autant plus vivant.»

Rivard devra encore attendre deux ou trois semaines avant de se remettre à l'ouvrage. Pour l'heure, il fait la promo d'un album qu'il faut bien qualifier de rétrospectif. Avec ses 57 titres, tous sauf cinq signés ou cosignés Michel Rivard, le coffret, intitulé *Bonsoir... mon nom est encore Michel Rivard et voici mon album quadruple (en spectacle intime...)*, clin d'œil au fameux *Bonsoir... mon nom est Michel Rivard et voici mon album double* de 1985, n'est pas seulement la quasi-intégrale du spectacle à liste-de-chansons-variable que Rivard a promené en petite formation ces deux dernières années, mais forcément le tour d'horizon d'une œuvre. «Je n'ai pas voulu faire une anthologie, précise-t-il. Pour moi, c'est le compte rendu audio d'une des plus belles tournées de ma vie. Si ça fait autant de tonnes à la fin, c'est parce qu'on en changeait toujours quelques-unes chaque soir, mais aussi parce que ça s'est échelonné sur une longue période et qu'il y avait toujours des séries de shows qui se rajoutaient. C'était très organique. Pas du tout prémédité.» Et si presque tout est là, c'est parce que Patrice Duchesne, le directeur artistique du projet, a beaucoup, beaucoup insisté. «Lui, quand on parlait du disque ou des disques, il pensait comme un fan, il se mettait à la place des fans. Il disait: «Le fan voudrait avoir ça...» Moi, je sais aussi ce que c'est, d'être fan, de Brian Wilson par exemple, mais je ne suis pas fan de moi-même. Alors, je lui ai fait confiance.»

Il en résulte un bien beau coffret. De facture plus que soignée, avec tous les textes de chansons dans un splendide livret et le contenu des spectacles agencé de la façon la plus sensible et la plus intelligente que l'on puisse souhaiter. Les chansons sont données par époque ou par thème, les enchaînements et les monologues se retrouvent en piste cachée à la fin des disques, et il y a tout un CD de duos enregistrés lors de la résidence aux FrancoFolies en juillet 2003 (avec les Catherine Durance, Patrick Norman et Ariane Moffatt, entre autres). Et le nombre de chansons est tel qu'on obtient un véritable *songbook* revisité: il y a autant les immortelles (*Le Retour de Don Quichotte*, *L'Oubli*, *Shefferville*, le dernier train, *Je voudrais voir la mer*) que les belles méconnues (*Tu peux dormir*, *Le monde a besoin de magie*), autant les rapatriées de Beau Dommage (*Ginette*, *Rive-Sud*, et même une version en italien de *La Complainte du phoque en Alaska*) que les rapatriées de la carrière en solo (*Histoire d'hiver*, du film du même nom, ainsi que les chansons prêtées à d'autres, comme *Une femme à la mer*, les collaborations, comme *La Guitare*, de Jérémie et Martin de la chasse-galerie).

Et, pour la bonne bouche, quelques reprises. Dont l'exquise *Duncan*, du premier album solo de Paul Simon. Choix symbolique. «C'est carrément une chanson fondatrice pour moi. C'est là que j'ai allumé sur le fait qu'on pouvait écrire des chansons à partir de toutes petites histoires. Il n'est pas pensable pour moi d'arriver à créer un univers de sons extraordinaire comme celui de Brian Wilson, mais cette chanson-là m'a fait penser que c'était possible de me servir de mes propres petites histoires dans des chansons.» Et c'est exactement ce qu'il fait depuis plus de trente ans. Ni plus ni moins. «Je crois que ce qui s'entend dans ce coffret, c'est que j'ai développé ma sorte de tonnes. Je trouve que j'ai ma petite spécialité. Juste ça. Je suis content quand j'ai du succès, quand on me rend hommage, mais, pour moi, la chanson, c'est un parcours où j'essaie simplement d'année en année d'écrire une tonne meilleure que la fois d'avant.» J'oubliais. Il y a aussi une nouvelle chanson dans le coffret, intitulée *Les Chemins de gravelle*. «Ma bonne augure / Ma lune de miel / Attends-moi / Su'l chemin de gravelle...» Vivement la suite. Pour Brian Wilson, pour Michel Rivard et pour nous.

PELLETIER

SUITE DE LA PAGE 1

«suis mon fil», se contente-t-elle d'affirmer, réticente à utiliser le mot «théâtre». «Au fond, je suis une raconteuse. J'ai encore plein d'histoires à raconter, je raconte les plus urgentes en dressant le portrait d'une fin de millénaire, d'un monde qui en appelle un nouveau. J'essaie de raconter avec dignité. Le spectacle est donc composé d'histoires d'un ancien et d'un nouveau monde.»

Pol Pelletier déplore qu'il soit devenu aussi difficile de trouver des lieux pour faire du théâtre. «Avant, on trouvait un garage, un appartement, une salle abandonnée, et on pouvait l'investir et inviter du public. Un système de lois paralysantes est venu tout compliquer; c'est la catastrophe! On dirait que le Québec veut assassiner ses artistes... comme ses femmes, constate-t-elle. Avant, il y avait de vrais réseaux fondés sur de vraies amitiés. Pendant le mouve-

ment des femmes, on trouvait partout des artistes, des penseuses, des théoriciennes. Où sont-elles?» Elle a l'impression de créer parce que l'inconscient collectif le veut. «On reflète l'inconscient collectif; on ne peut pas aller contre lui. C'est au moment où les choses les plus importantes doivent sortir que la résistance à les recevoir est la plus grande.» Et elle conclut: «Avant, j'avais besoin de convaincre; j'ai moins besoin de le faire, maintenant. Je ne suis plus sur la ligne de feu. Je suis de l'autre bord de la mort, dans un état altéré. Je fais ce spectacle parce qu'on m'a invitée à le faire. J'ai un rapport réel avec lui; il a été élaboré sans subventions. C'est une production Pelletier-Pedneault-Espace Go et j'en suis fière.»

NICOLE, C'EST MOI...

De et avec Pol Pelletier
À l'Espace Go du 10
au 20 novembre à 20h

Du 19 octobre au 13 novembre 2004

«Magistrale et mémorable.

À voir absolument.» — infoculture.ca

«Un drame pathétique-comique (...) très intense, très serré. Une brillante mise en scène de Dominic Champagne. C'est à voir.» — Samedi et rien d'autre, Radio-Canada

«Dur et tendre en même temps, (...) le premier texte de Christian Bégin touche la cible. (...) les deux interprètes sont à la hauteur de leur talent. À voir.» — montheatre.qc.ca

«Les interprètes de Circus minimus viennent nous chercher avec humour et cynisme (...).» — Mtlto

«Le premier texte de théâtre du comédien [Christian Bégin]... tient du grand art. (...) relève ici du tour de force. Martin Drainville (...) fait la preuve de l'étendue considérable de son talent.» — Voir

Supplémentaires les 16-17-18 novembre

Circus minimus

Avec CHRISTIAN BÉGIN et MARTIN DRAINVILLE

Texte CHRISTIAN BÉGIN Mise en scène DOMINIC CHAMPAGNE

Collaborateurs: Sébastien Santeron, Julie Cartougey, Réala Lortie, Josée Bernard, Ludovic Rozière, Marie-Ève Poirier, Julie Boudreau, Delphine Langlois et René Racine

En partenariat avec
Hydro-Québec LE DEVOIR
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
2004, rue Saint-Denis (à l'intersection) Montréal (Québec) H3B 2M2
Informations et réservations (514) 282-3900
www.theatreaujourd'hui.qc.ca

THÉÂTRE DE LA VILLE SAISON 2004-2005



DEUX PAS VERS LES ÉTOILES

Pour les 8 à 12 ans

TEXTE JEAN-ROCK GAUDREAU / PRIX 2003 DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA
MISE EN SCÈNE JACINTHE POTVIN AVEC MARIE-JOSÉE FORGET ET
FRÉDÉRIC BÉLANGER UNE CRÉATION DE LA COMPAGNIE MATHIEU, FRANÇOIS ET
LES AUTRES... EN COPRODUCTION AVEC LE THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS (BIC)
ET LES COUPS DE THÉÂTRE (MONTREAL)

«... on se surprendra à souhaiter revoir au plus vite ce monument de justesse et de sensibilité.» LE DEVOIR

• MASQUE DE LA PRODUCTION JEUNES PUBLICS 2004
• MASQUE DE LA CONCEPTION SONORE 2004
• PRIX RIDEAU SCÈNE PLAISIR 2003

DIMANCHE 14 NOVEMBRE, 15 H
Salle Jean-Louis-Millette

(450) 670-1616 150, rue de Gentilly Est, Longueuil
www.theatredelaville.qc.ca

LE GROUPE DE LA VEILLÉE PRÉSENTE DANS LE CADRE DE L'AUTOMNE GOMBROWICZ
L'ESQUISSE SCÉNIQUE DE

FERDYDURKE D'APRÈS WITOLD GOMBROWICZ

ADAPTATION ET DIRECTION CARMEN JOLIN • 2 AU 13-NOVEMBRE 2004 À 20H

FRANÇOIS TRUDEL, JEAN-TURCOTTE, MICHEL-ANDRÉ CAROIN, FREDERIC LAVALLÉE, CLAIRE GAGNON, BERNARD CAREZ

AU THÉÂTRE PROSPERO 1371 RUE ONTARIO EST, MONTRÉAL

BILLETTERIE 514-526-6582 OU ADMISSION • WWW.LAVEILLEE.QC.CA

PROFITEZ DES AVANTAGES DU PASSE-PORT-PROSPERO (6 ENTRÉES - 100\$)
ET GOÛTEZ LA CHANCE DE GAGNER UN LOT DE LIVRES OFFERTS PAR FOLIO!

6 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT!



Une esquisse bien dessinée... En fait, ce *Ferdydurke*... est achevé et jouissif. Le spectacle nous donne accès à une œuvre importante de la littérature du XX^e siècle... Les interprètes... ne se ménagent pas... À partir de quelques chaises, ils construisent un univers ludique et touffu... l'essentiel du propos, à savoir l'artificialité de l'être humain, sa dépendance à des cadres préétablis et sa difficulté à se réaliser, entre autres, est fort bien véhiculé par le spectacle. — Éve Dumas, La Presse

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Une tradition vieille de 65 ans

Du 11 au 14 novembre se déroulera à la Chapelle historique du Bon-Pasteur le Concours OSM dédié à la fois aux cordes et au chant

CHRISTOPHE HUSS

Ouvert exclusivement aux jeunes musiciens canadiens et immigrants reçus, à la différence du Concours musical international de Montréal, sous l'égide des Jeunesses musicales du Canada, cette édition anniversaire du Concours OSM sera dédiée, chose inhabituelle, à la fois aux cordes et au chant. Les habitués remarqueront donc le retour du chant dans le cadre du

concours, puisque la discipline avait été abandonnée en 1997.

On peut s'étonner de voir un orchestre consacrer des chanteurs, mais Michèle Paré, présidente d'un concours organisé avec ardeur par le comité des bénévoles de l'OSM, souligne que le retour des chanteurs dans l'arène de cette compétition était vivement souhaité. Par contre, pour l'avenir, Mme Paré remarque que «le chant s'accorde mieux au piano qu'aux cordes, et

qu'à l'avenir il y aura des années piano et chant». A ses débuts d'ailleurs, le concours voulu par Wilfrid Pelletier associait le chant, le piano et les cordes. Ce n'est que par la suite, devant l'afflux de concurrents, que les éditions ont été dédiées à un instrument ou un groupe d'instruments, tels que «bois et cuivres» l'an prochain.

Aller plus loin

On trouve de tout parmi les lauréats du Concours OSM. Par exemple, des futures vedettes de la scène musicale internationale comme Leopold Simoneau (1944), Joseph Rouleau (1949), Janina Fialkowska (1967), André Laplante (1968), Louis Lortie (1972), Chantal Juillet (1974), Angela Hewitt (1975), Angèle Dubeau (1976), Gary Hoffman (1978), Ofra Harnoy (1978), Lyne Fortin (1985), Karina Gauvin (1987), James Ehnes (1988, 1992) ou Aline Kutan (1993). C'est aussi là que se sont révélés des futurs membres de l'OSM, dont le violon solo Jonathan Crow. Il y a aussi deux musiciens fort polyvalents: Martin Foster, primé en piano en 1970 et en violon en 1972, et Richard Hoenich, vainqueur en piano en 1969 et en basson en 1974! On trouve aussi les entêtés: le violoncelle Denis Brott a passé avec succès le concours trois fois (1965, 1967 et 1971), la pianiste Minna-Re Shin, deux fois à 10 ans d'intervalle

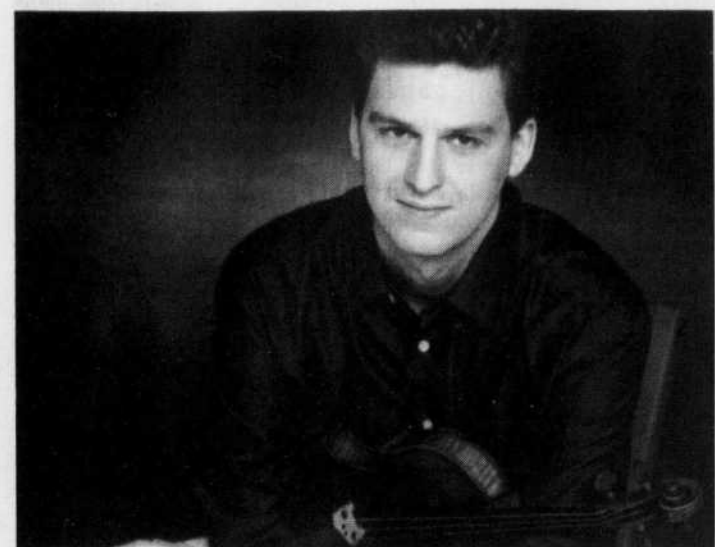
(1979, 1989). Il est vrai que l'introduction de deux catégories d'âge (la classe A pour les 18 à 25 ans et la classe B pour les moins de 18 ans) a développé la population de doubles lauréats, dont James Ehnes fait également partie. Ce problème ne se pose pas pour la pianiste Ang Li, victorieuse l'an passé en classe B. Elle était si bonne que le 1^{er} prix de la classe A n'a pas été décerné!

Depuis sa création, en 1940, le Concours OSM a donc distingué près de 300 musiciens. Cette création fait écho à la volonté de Wilfrid Pelletier d'encourager la formation et l'éducation musicales. C'est dans cet esprit que Pelletier avait créé, dès 1935, les Matinées symphoniques, concerts destinés aux écoliers. L'idée de concours est une extrapolation de cette initiative, d'abord sous la forme de quiz musicaux, puis de concours de rédaction. Un concours de solfège a ensuite été organisé et supervisé par le compositeur Claude Champagne. À cette période sont instaurées des bourses offertes «pour stimuler le développement de la musique ou la poursuite d'études supérieures». C'est exactement dans cet esprit que Michèle Paré situe le concours aujourd'hui. «Le fait de révéler des instrumentistes éminents est une conséquence et non un but. Le vrai but est d'amasser de l'argent pour permettre aux jeunes musiciens d'aller plus loin, et de poursuivre leurs études.»

En effet, c'est «pour soutenir et encourager de façon plus ciblée les jeunes artistes qui complètent leur formation musicale» qu'un concours d'interprétation est instauré en 1940. Il porte à l'époque le nom de «Prix Archambault», car il est créé par Edmond Archambault et s'adresse aux pianistes, instrumentistes à cordes et chanteurs désireux d'entreprendre une carrière professionnelle. À cette époque, trois bourses de 100 \$ sont attribuées pour chacune des disciplines. Les lauréats peuvent également jouer en soliste avec l'orchestre et se produire lors d'un concert organisé alors au Ritz Carlton. Les documents historiques élaborés par l'OSM nous apprennent également que c'est en 1965, après un trou de deux ans, que la manifestation prend finalement l'appellation de «Concours OSM», un événement géré par le comité de bénévoles et le personnel administratif



Joseph Rouleau (lauréat 1949) dans *Le Barbier de Séville* au Royal Opera House, en 1967.



Le violoniste James Ehnes a remporté le Concours OSM à deux reprises, en 1988 et en 1992.

de l'orchestre. Dédié à l'origine aux jeunes musiciens vivant dans la grande région métropolitaine, le concours s'élargit alors à l'ensemble des artistes canadiens.

Les années 70 verront l'objet du concours s'étendre à toutes les familles d'instruments, évolution purement logique pour un événement placé sous l'égide d'une formation symphonique. Michèle Paré souligne que la spécialisation à raison d'une discipline par an est aussi le résultat d'une augmentation du nombre des candidatures. Depuis les années 80 il n'est pas rare de trouver parmi les candidats des jeunes musiciens suivant déjà des études avancées en Europe et aux États-Unis.

L'édition 2004

La promotion des talents afin de les soutenir dans leur perfectionnement étant le but premier du Concours OSM, la quête efficace de partenaires est évidemment le nerf de la guerre. C'est ainsi que le concours 2004 offrira trois catégories de prix: des bourses en argent, pour plus de 40 000 \$; des bourses de formation permettant aux artistes d'approfondir leur apprentissage; des occasions de se produire devant public avec l'OSM et en récital (et, pour les chanteurs, lors d'une production d'opéra).

2004 marque l'arrivée de Standard Life (également partenaire du

Concours musical international de Montréal) au titre de commanditaire principal, au point de renommer l'événement «Concours OSM Standard Life». Sur toutes les candidatures, un jury de présélection a retenu huit jeunes musiciens dans chaque catégorie. En fait, ils seront neuf en chant, le jury n'ayant pu trancher entre deux voix, et sept dans la classe A de la discipline des cordes, à la suite d'un désistement. On s'étonne, par contre, de ne pas voir instauré un «super prix», qui donnerait un coup de pouce évident au plus plébiscité des trois principaux lauréats.

Parallèlement au concours, à 17h et 20h, des classes de maître seront données par les membres des jurys. Toutes ces manifestations sont ouvertes gratuitement au public.

LE CONCOURS OSM STANDARD LIFE

Du 11 au 14 novembre (de 9h à 15h) à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Classes de maître publiques à 17h et 20h du jeudi au samedi. Jeudi: demi-finale des cordes, classe B. Vendredi: demi-finale des cordes, classe A. Samedi: demi-finale chant. Dimanche: finales. Concert des lauréats avec l'OSM: dimanche 28 novembre à 14h30 à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Renseignements: (514) 840-7413.

Noëls Celtiques

Chants et pièces instrumentales de Bretagne, Cornouailles, Irlande, Écosse, Pays de Galles, Galice



Meredith Hall et La Nef

25 novembre à 20h &
28 novembre à 15h30
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est Montréal
Billets Admission (514) 790-1245

5 décembre à 15h
Théâtre Centennial à Lennoxville
Billets (819) 822-9692

7 décembre à 20h
Radio-concert *Classique et compagnie*
Cathédrale de la Sainte-Trinité
31, rue des Jardins à Québec
Billets (418) 691-7400

Événement-bénéfice le 28 novembre
billets VIP à 75\$ incluant concert et cocktail
disponibles chez Admission (514) 790-1245
ou à La Nef (514) 523-3095

Meredith Hall : soprano
Sylvain Bergeron : guitare baroque, luth
Martine Chiasson : violon, nyckel-harp
Patrick Graham : percussions
Robin Grenon : harpes
Élise Guay : flûtes, cornemuse
Betsy MacMillan : viole de gambe

Red,
red rose
Love songs
by Robbie Burns

Meredith Hall
La Nef
ATMA

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL 2004.05

Le piano muet

Concert jeune public pour les 6 ans et plus
le 7 novembre 2004, 15 h
Maison des arts de Laval

Jean-François Rivest, chef
Denis Gougeon, musique
Gilles Vigneault, texte



Admission : 514 790.1245 Billetterie : 450 667.2040 Salle André-Mathieu, 475, boul. de l'Avenir Laval



DANIEL LAVOIE COMÉDIES HUMAINES



ALBUM DISPONIBLE DÈS MAINTENANT



«13 titres de haute tenue...écriture brillante...voix irréprochable» - La Presse
«Un véritable coup de cœur...rafraichissant!» - Cité Rock Détente 107,3 FM
«C'est fou le talent de ce grand gars» - Le Devoir
«Un opus travaillé en détails et qui séduit dès la première écoute» - TVA Salut bonjour!
«Un disque de ce genre-là finit souvent par être un ami» - Le Figaro
«Finement ciselé...quelle belle voix. Un très bon album» - CKAC 730 AM

EN SPECTACLE

DU 17 AU 20 NOVEMBRE AU CORONA, MONTRÉAL / BILLETS (514) 931-2088 OU (514) 790-1245
DU 25 AU 27 NOVEMBRE AU CAPITOLE, QUÉBEC / BILLETS (418) 694-4444 OU 1 (800) 261-9903

L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide de vos soirées

Gratuit dans
LE DEVOIR
du samedi

Culture

EXISTENCE
Peintures de Daniel LeBlond
Jusqu'au 25 novembre
Maison de la culture Ahuntsic-Cartierville
T: (514) 872-8749

gesu... ATELIERS DE DANSE
mariko tanabe
église du Gesu
4 dimanches de NOVEMBRE : 7, 14, 21 et 28
/// INSCRIPTIONS : 514-861-4378
www.gesu.net///

CIRQUE

Pluie d'anges

La TOHU présente un nouveau spectacle mêlant dix artistes-acrobates et cinq musiciens

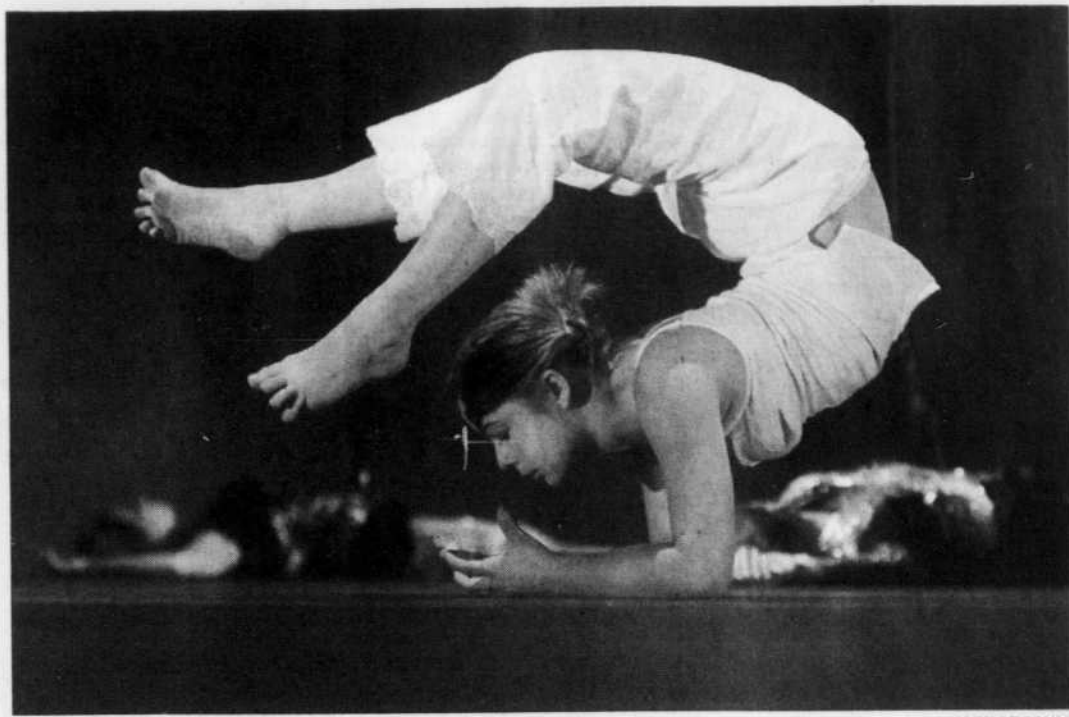
STÉPHANE
BAILLARGEON

Appelons ça le paradoxe impérial. Ce pays-ci (le Canada ou le Québec, comme l'on voudra) abrite le *circus maximus*, celui qui donne le la aux pistes, le Cirque du Soleil, tellement gros et puissant en fait qu'il occupe une place à lui seul réservée. Certains experts parlent même de la machine prétendant constamment «réinventer le cirque» comme du nouvel épice traditionnel. Chose certaine, ses productions ont bouté hors des chapiteaux les compagnies de l'ancienne manière, avec maîtres de cérémonie, familles italiennes de trapézistes et éléphants dociles.

Seulement, la belle et profitable affaire occupe toute la place, ou presque. Au Québec, on ne compte que deux ou trois autres troupes, le Cirque Eloize pour le créneau médian du nouveau cirque et les plus que sympathiques 7 Doigts de la main pour la place marginale et expérimentale du cirque contemporain (comme on dit danse contemporaine). On peut aussi ajouter Cavalia dans le petit lot, cette fois dans la section des productions équestres.

Et c'est tout. D'où le paradoxe impérial, la force suprême expliquant peut-être le déficit de diversité circacienne. Par contraste, la France, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique et l'Italie entretiennent chacun des dizaines de troupes en tous genres.

La TOHU, la Cité des arts du cirque, a précisément été développée pour stimuler la production et la diffusion de nouveaux spectacles, voire de nouvelles compagnies. Le chapiteau fixe du quartier Saint-Michel, à Montréal, le seul du genre au pays et un des rares en Amérique du Nord, ac-



ALEX LEGAULT

Sur notre photo, Claude Doucet.

cueille cette semaine la troisième production de sa saison inaugurale, encore une fois parfaitement en ligne avec son mandat.

Le nouveau show s'intitule *Les Anges de l'orage*. On y retrouvera une dizaine de jeunes de la promotion 2004 de l'École nationale de cirque (ENC), rassemblés dans «un esprit de cabaret, avec de la musique en direct et des émotions fortes», selon les documents promotionnels.

«Marc Lalonde [le directeur de l'ENC] m'a offert de diriger un stage de création avec les finissants de son école, explique l'artiste multidisciplinaire Jerry Snell, qui dirige donc *Les Anges de l'orage*. Quand j'ai vu cette salle imposante, j'ai dé-

cidé d'utiliser l'espace au maximum, comme on peut le faire avec des spectacles in situ, à l'extérieur.»

Un arrière-goût de désespoir

Originaire de Vancouver, membre cofondateur de Carbone 14 où il a bossé de 1980 à 1995 avec Gilles Maheu, acteur, chanteur, compositeur, chorégraphe, Jerry Snell a par exemple mis en scène *Krieg* de Carbone 14 et joué dans *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon. Il a

fondé Snell Thouin Project (STP) en 1996 avec Nadine Thouin, une entreprise vouée à la performance visuelle et musicale à qui l'on doit *Broken Dream* et *Cash*. Mais STP n'existera plus d'ici quelques mois et Snell annonce la formation prochaine de Jerry Snell Industrie.

Le show de cirque se veut aussi multidisciplinaire. «J'ai cherché un filon pour utiliser la technique du cirque dans un spectacle plus théâtral, plus poétique aussi, poursuit Jerry Snell. Je travaille tou-

jours avec un thème. Cette fois, j'ai proposé de parler des enfants en zones de conflits, des rêves volés à chacun par la guerre. J'ai imaginé que la TOHU est le lieu où se concentrent ces espoirs brisés. Les artistes du cirque y réalisent ces rêves fous: ils volent, sautent, grimpent, maîtrisent la magie. En même temps, ces rêves sont entachés. J'ai lu les témoignages d'enfants de la guerre. Ils parlent de leurs héros, des stars, de voyages, comme tous les enfants, mais avec un arrière-goût de désespoir.»

Show nouveau

Cette perspective permet de parler d'un show nouveau, même si les jeunes cirqueurs étaient en scène, il y a quelques mois, à l'ENT — en fait, sept autres diplômés travaillent sous contrat avec le Cirque du Soleil ou des compagnies européennes. «La technique est fixe, mais l'enrobage, complètement neuf», résume le metteur en scène. La troupe a travaillé par improvisations et cherché des musiques adéquates, finalement choisies, composées et interprétées par Michel F. Côté (Ex Machina), Bernard Falaise (Ensemble contemporain de Montréal), Michel Dufour (Les Jaguars, Fred Fortin...) et Eloï Deit (collaborateur de Zulu Furax, Falaise et Côté).

«On peut établir un parallèle entre le vocabulaire du cirque et le vocabulaire de la danse, dit Claude Doucet, une finissante intégrée au projet. La technique reste, tout le reste peut s'adapter.» Elle-même se spécialise dans le

tissu aérien. Dans le spectacle de l'ENT, elle travaillait vite, entourée de collègues, dans une atmosphère, disons, techno-maternelle. «Je vais maintenant m'exécuter lentement, avec retenue, dit la jeune femme. La gestuelle a complètement changé et nous sommes même inspirés du Buto. On entend un texte préenregistré et des chants de gorge. Bref, tout, du costume à la gestuelle, a été modifié.»

Dialoguer

Claudel Doucet souhaite d'ailleurs multiplier les contrats qui lui permettraient de dialoguer avec d'autres arts de la scène. Elle signale que des artistes de cirque seront de la distribution du Goldoni qui s'ouvre au Théâtre Denise-Pelletier. Elle-même répète une production en danse, avec la compagnie de Pierre-Paul Savoie.

«Ça fait 2000 ans que les artistes chinois du cirque font tout, commente alors Jerry Snell. Ils dansent, chantent, font des acrobaties, reproduisent des combats. On ne peut pas séparer les disciplines et les outils. L'important, c'est de toucher le public.»

Si la magie opère, il est possible que la bande parte en tournée ou même, pourquoi pas, qu'elle fonde une compagnie pour enrichir un peu le paysage circacien du pays de l'Imperium. «On verra, dit alors Claude Doucet, laconique. Il faut attendre la première et la dernière. Et puis, chacun de nous ne manque ni de projets ni de contrats...»

Le Devoir

Forum 2004

SEPTIÈME FORUM INTERNATIONAL DES JEUNES COMPOSITEURS

Sept univers à travers sept jeunes créateurs

DU 19 OCTOBRE AU 13 NOVEMBRE 2004

Concerts de création

10 NOVEMBRE, 20H

Claire-Mélanie Sinnhuber / FRANCE

Derek Johnson / ETATS-UNIS - Julien Bilodeau / CANADA

Guilherme Carvalho / BRÉSIL

Portrait de Luis de Pablo par Frans Van Rossum à 18 h

11 NOVEMBRE, 20H

Laurent Torrès / FRANCE - Du Yun / CHINE

Ondrej Adamek / RÉPUBLIQUE TCHÈQUE

Sampo Haapamäki / FINLANDE

Portrait de Sandro Gorli par John Rea à 18 h

Concert gala

13 NOVEMBRE, 20H

Œuvres sélectionnées par le jury international et choix du public. Table ronde réunissant les membres du jury et les compositeurs de Forum international 2004 à 18 h

Nouvel Ensemble Moderne

SOUS LA DIRECTION DE Lorraine Vaillancourt

Salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal

220 Vincent-d'Indy, (métro : Édouard-Montpetit)

RENSEIGNEMENTS (514) 343-5636

www.nem.umontreal.ca



forum

Les concerts enregistrés par Radio-Canada feront partie de «Montréal Cité de la Musique» de l'UER.



LES BORÉADES

Francis Copron - directeur artistique

CHARPENTIER INSTRUMENTAL

Vendredi 12 novembre 2004 :: 20h00
Sonate à 8, Concert à 4, Noël, etc.

L'œuvre considérable de Marc-Antoine Charpentier, qui fait une synthèse originale entre la souplesse expressive du style italien et la délicatesse du goût français, est essentiellement vocale et religieuse. Mais elle comprend des pages instrumentales fort diverses et d'une grande originalité. Charpentier est sans doute le musicien le plus savant, le plus divers et le plus sensible du XVIIe siècle français.

concerts à venir

SENSIBILITÉ 1750

Judi 24 février 2005 :: 20h00

Œuvres de WF Bach, CPE Bach et Johann Friedrich Gräfe

avec le flûtiste hollandais Marten Root

LA TEMPÊTE ET LE CHARDONNERET

Judi 21 avril 2005 :: 20h00

Les six concertos pour flûte de l'Opus X d'Antonio Vivaldi

BILLET SIMPLE 24\$ - 18\$ - 12\$

ABONNEMENT

OU PASSEPORT* 85\$ - 65\$ - 40\$

*Un passeport donne droit à quatre entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours 400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal (métro Champ-de-Mars)

Pour information et abonnement LES BORÉADES DE MONTRÉAL T : 514.634.1244 :: F : 514.634.1854 www.boreades.com



Les Voix humaines
Susie Napper & Margaret Little ♦ duo de violes de gambe

Vive l'amour, vive ses feux



Chansons des deux côtés de la Manche
Le mercredi 10 novembre à 20h00
Matthew White, alto,
Lucas Harris, luth,



Le Consort de violes des Voix humaines :
Margaret Little, Susie Napper,
Elin Söderström et Mélisande Corriveau

Billets : 28\$ ♦ 17\$ ♦ 10\$
Billetterie Place-des-Arts : T 514.842.2112

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours ♦ 400 est, rue Saint-Paul, Vieux-Montréal
Abonnements pour la saison : 65\$ ♦ 40\$ ♦ 30\$
Renseignements : T 514.270.9300 ♦ email : info@lesvoixhumaines.org ♦ www.lesvoixhumaines.org



LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Directeur artistique et musical: Bernard Labadie

Robert King
et la fête des musiciens

Œuvres concertantes et orchestrales de Bach et Vivaldi dans un concert mettant en vedette les musiciens des Violons du Roy

- Nicole Trotier, Pascale Giguère, Noëlla Bouchard, Angélique Duguay, Pascale Gagnon, Maud Langlois, Michelle Seto, Véronique Ychtyl violons
- Jean-Louis Blouis alto
- Benoit Loiseau, Sylvain Murray violoncelles
- Dominique Girard contrebasse
- Richard Paré orgue
- sous la direction de Robert King

20 novembre 2004, 20h

Salle Pollack, Université McGill
■ 550, rue Sherbrooke Ouest
Billetterie: (514) 844-2172 ou sans frais: 1 866 844-2172

www.violonsduroy.com

Culture

DANSE

Purcell pour purger l'angoisse

Le retour des Ballets C. de la B. sous un autre visage:
Koen Augustijnen présente *bâche*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Ah! Ces Flamands... Avec leur inventivité gestuelle et leur sens inouï de la dramaturgie proprement chorégraphique, on se languit toujours de leur retour. Eh bien, il faut en profiter parce qu'ils sont là, et deux fois plutôt qu'une. Alors que la dernière représentation de *Blush*, de la compagnie Ultima Vez (Wim Vandekeybus), fait rougir d'émotion le public du théâtre Maisonneuve ce soir, *bâche*, des Ballets C. de la B., s'amorce sur une note plus intimiste mais non moins enflam-

ante à la Cinquième Salle de la Place des Arts mercredi.

Présenté dans le cadre de Couleurs flamandes, événement piloté par Québec pour nourrir la réciprocity culturelle des deux communautés, *bâche* offre la possibilité de découvrir un chorégraphe puisque, des quatre créateurs réunis au sein du collectif, un seul n'avait pas encore été vu à Montréal (il est déjà venu à titre d'interprète de la troupe). Après Alain Platel, Christine De Smedt et Sidi Larbi Cherkaoui, voici enfin Koen Augustijnen, qui rompra avec quelques manières de faire propres

à la compagnie, sans congédier l'esprit un peu subversif, le chevauchement des disciplines comme celui du drame, de l'humour et du philosophique, qui font sa marque.

Ainsi, aux chorégraphies de grands groupes que proposent souvent les Ballets C. de la B., Koen Augustijnen a préféré une pièce aux moyens plus modestes destinée à de plus petites scènes. Les six interprètes qui lui donnent vie, dont le chorégraphe lui-même, un musicien et un haut-contre, sont des hommes. «J'ai toujours travaillé avec des groupes mixtes, confie-t-il. Cette fois, je voulais faire autre chose.» L'exposition d'un photographe flamand de l'agence Magnum, Carol De Keeser, l'a aussi inspiré. Sur les clichés pris dans un camp de prisonniers en Sibérie, on voit les femmes séparées des hommes.

La distribution entièrement masculine servait aussi bien son propos puisque *bâche* aborde la peur qui hante les humains de tout temps, mais particulièrement de

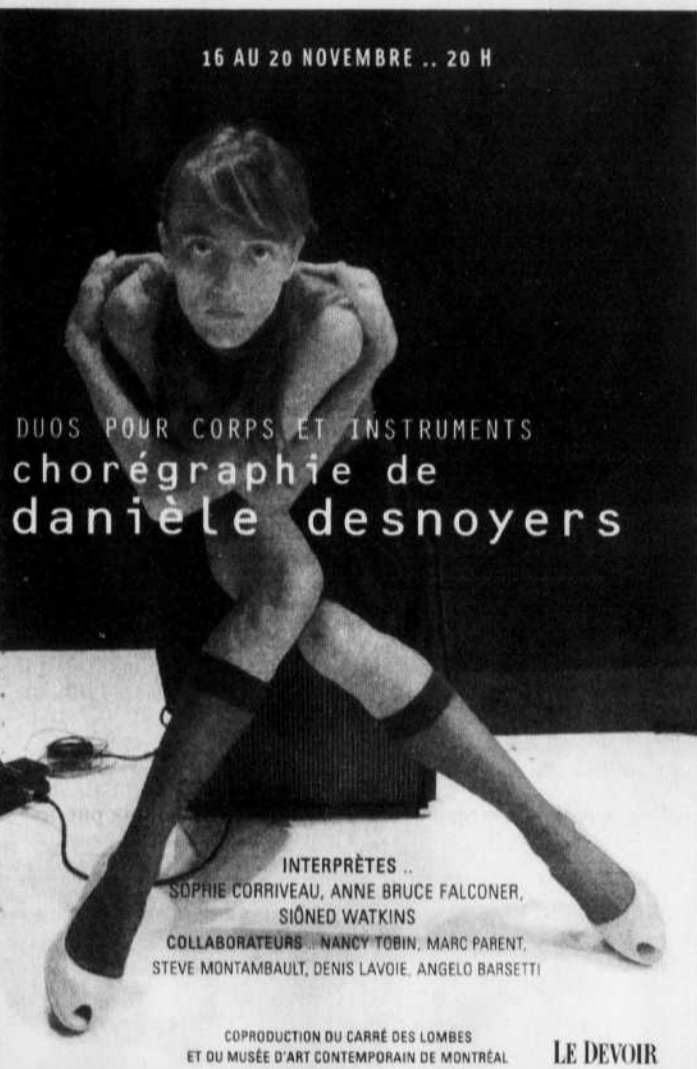
puis les menaces d'attentats qui planent (et qui se réalisent quelquefois) depuis quelques années.

«C'est un sentiment universel, surtout depuis le 11 septembre. Mais il y a des gouvernements qui utilisent cette peur pour faire passer leur programme politique. Il y a un mouvement qui balaye le monde occidental. En Europe par exemple, on gouverne plus à droite.» C'est d'ailleurs en voyant le film *Bowling for Columbine* de Michael Moore que le chorégraphe s'est décidé à explorer le thème de l'angoisse.

L'artiste admet aussi qu'en vieillissant, on devient plus inquiet et pusillanime. «Je n'ai jamais été craintif, mais aujourd'hui, j'ai 37 ans, c'est différent, je suis plus conscient du danger et plus prudent.» Tous ces différents niveaux de lecture

s'entrecroisent dans la pièce, comme s'entrelacent le théâtre, le cirque, la musique et la danse — c'est l'un des talents des Ballets C. de la B. —, mais à un rythme différent. Tandis que le collectif privilégie souvent les actions multiples et

16 AU 20 NOVEMBRE .. 20 H



DUOS POUR CORPS ET INSTRUMENTS
chorégraphie de
danièle desnoyers

INTERPRÈTES...
SOPHIE CORRIVEAU, ANNE BRUCE FALCONER,
SIÛNED WATKINS
COLLABORATEURS... NANCY TOBIN, MARC PARENT,
STEVE MONTAMBAULT, DENIS LAVOIE, ANGELO BARSETTI

COPRODUCTION DU CARRÉ DES LOMBES
ET DU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

L'AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE \$14-525.1500
réseau admission \$14-790.1245 www.agoradanse.com

PHOTO: SIÛNED WATKINS PAR LUC SÉNÉCAL

Directement d'Espagne
COMPAGNIE

Noche FLAMENCA

En vedette SOLEDAD BARRIO
Lauréate du New York Dance
& Performance Award

12 représentations
25 novembre
au 5 décembre 2004

«Du flamenco jusqu'au plus profond de l'être» La Presse
«...Madrid troupe has the power to thrill.» Toronto Star

KOLA NOTE

Infos et billetterie:
KOLA NOTE: (514) 274-9339
www.kolanote.com
5240 ave. du Parc
(coin Fairmount) Montréal
ADMISSION: (514) 790-1245

Les Productions Nuits d'Afrique... des spectacles toute l'année... www.festivalnuitsdafrique.com

Honeymoons
Michel de Broin + Ève K. Tremblay
6 novembre - 18 décembre 2004

PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 216, Montréal, QC
H3B 1A2. (514) 395-6032. WWW.PFOAC.COM

FORMAT PRATIQUE

L'horaire télé, le guide de vos soirées

Gratuit dans LE DEVOIR du samedi



Prix du Québec, prix Paul-Émile-Borduas 2003

Raymonde April

bifurcations

du 19 octobre 2004
au 20 février 2005

Commissaire:
Jean-Claude Rochefort

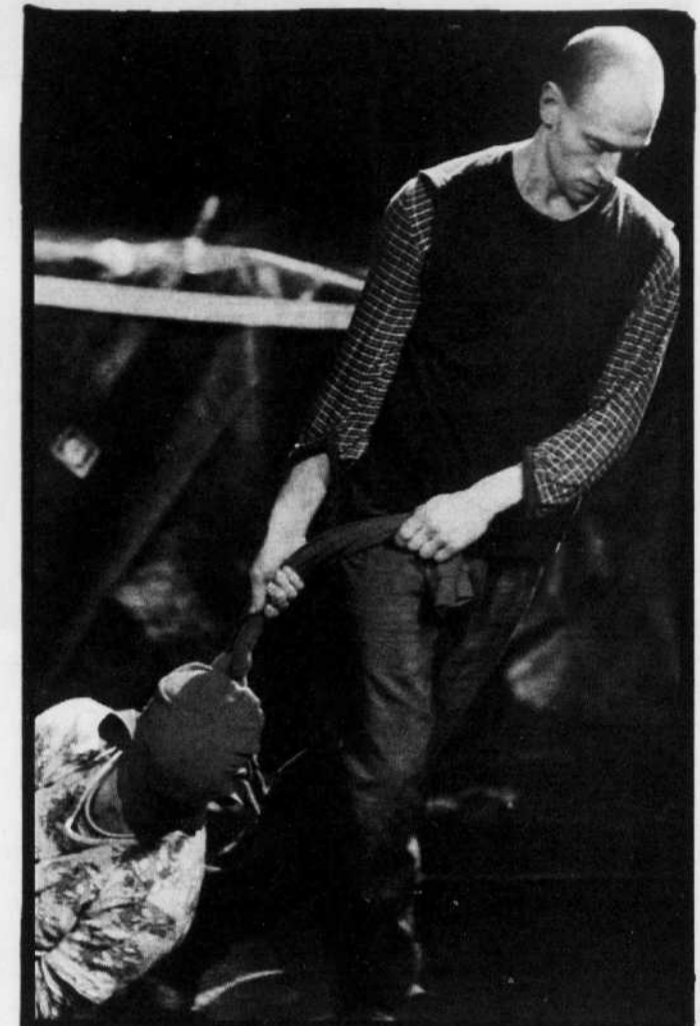
Centre culturel
Yvonne L. Bombardier
1002, avenue J.-A.-Bombardier
Valcourt (Québec) (450) 532-3800
www.centre culturel bombardier.com

Production: Fondation J. Armand Bombardier
Circulation: Manifestation internationale d'art de Québec
Présentation: Coopérative Méduse, juin 2005, Centre d'exposition de l'Université de Montréal, mars 2006

EXPOSITIONS
20 OCTOBRE au 15 DÉCEMBRE

ART SACRÉ
/ Lucie Jolicœur Côté / Glen LeMesurier / Marie Roberge /
Khosro Berahmandi / Kalee Monette / Chanlale Saintonge /

/// INFORMATIONS : 514-861-4378
www.gesu.net///



En ne choisissant que des hommes pour incarner la peur devant les attentats, Koen Augustijnen souhaitait aller au-delà des préjugés qu'on entretient sur l'agressivité masculine comme seul corollaire à la peur.

simultanées, Koen Augustijnen se concentre sur une action à la fois. Au réalisme d'Alain Platel et Christine De Smedt, il oppose des œuvres un peu plus abstraites.

En ne choisissant que des hommes pour incarner cette peur, il souhaitait aller au-delà des préjugés qu'on entretient sur l'agressivité masculine comme seul corollaire à la peur. «Six hommes sont seuls et essaient de développer des contacts, décrit-il. Ils parlent de leurs peurs. C'est aussi à propos de la confiance et de l'amitié. Je voulais montrer leur vulnérabilité et leur tendresse.»

La musique

Mais le véritable point de départ de *bâche*, c'est la musique de Purcell, pour la mélancolie et les émotions qu'elle transporte. «C'est un peu comme la chanson populaire du XVII^e siècle», commente le chorégraphe. Le haut-contre Steve Dugardin (qui était de la production *lets up Bach*) a sélectionné les œuvres du compositeur, qu'il

interprète *live* sur scène, et a donné carte blanche à Koen Augustijnen pour la chorégraphie. L'auteur-compositeur et pianiste Guy Van Nueten s'est joint au projet et remixe certaines pièces de Purcell en direct pendant la performance.

Et pourquoi ce curieux titre, *bâche*? Il est plutôt tiré de la scénographie, librement inspirée d'une photographie de Robert Walker qui représente une forme sculpturale abstraite recouverte d'une bâche verte. Une impression de chantier inachevé se dégage du décor, qui ne se révèle pas tout entier au regard, un peu comme ces six hommes jonglant avec leurs angoisses et leurs espoirs, qu'ils n'osent pas toujours avouer.

BÂCHE

Les Ballets C. de la B.
(Koen Augustijnen)
Du 10 au 13 novembre
à la Cinquième Salle
de la Place des Arts.

POUR Noël,
offrez un abonnement au journal
LE DEVOIR
à un nouvel abonné* et recevez
GRATUITEMENT
le livre de Garnotte, notre caricaturiste!

GARNOTTE

POUR COMMANDER :
(514) 985-3355 1 800 463-7559

CETTE OFFRE EST VALABLE POUR
LES ABONNEMENTS DE :

13 semaines, du lundi au samedi 78,23 \$ + taxes
26 semaines, du lundi au samedi 130,40 \$ + taxes
52 semaines, du lundi au samedi 217,34 \$ + taxes
52 semaines, le samedi 104,32 \$ + taxes

(ou pour tout abonnement d'une valeur de 50 \$ ou plus, avant taxes)

AVANT DE COMMUNIQUER
AVEC NOUS,
ASSUREZ-VOUS D'AVOIR
l'adresse complète et le numéro de téléphone
de la personne à abonner.

L'offre est valable jusqu'au 15 décembre 2004
incluant une quantité de livres limitée.
* Certaines conditions s'appliquent.

LE DEVOIR
www.ledevoir.com

DE VISU

Le paradoxe du vivarium

Christine Major propose une réflexion générale sur le regard et l'identité

VIVARIUM

Christine Major
Au Musée des beaux-arts dans la
série Zone libre

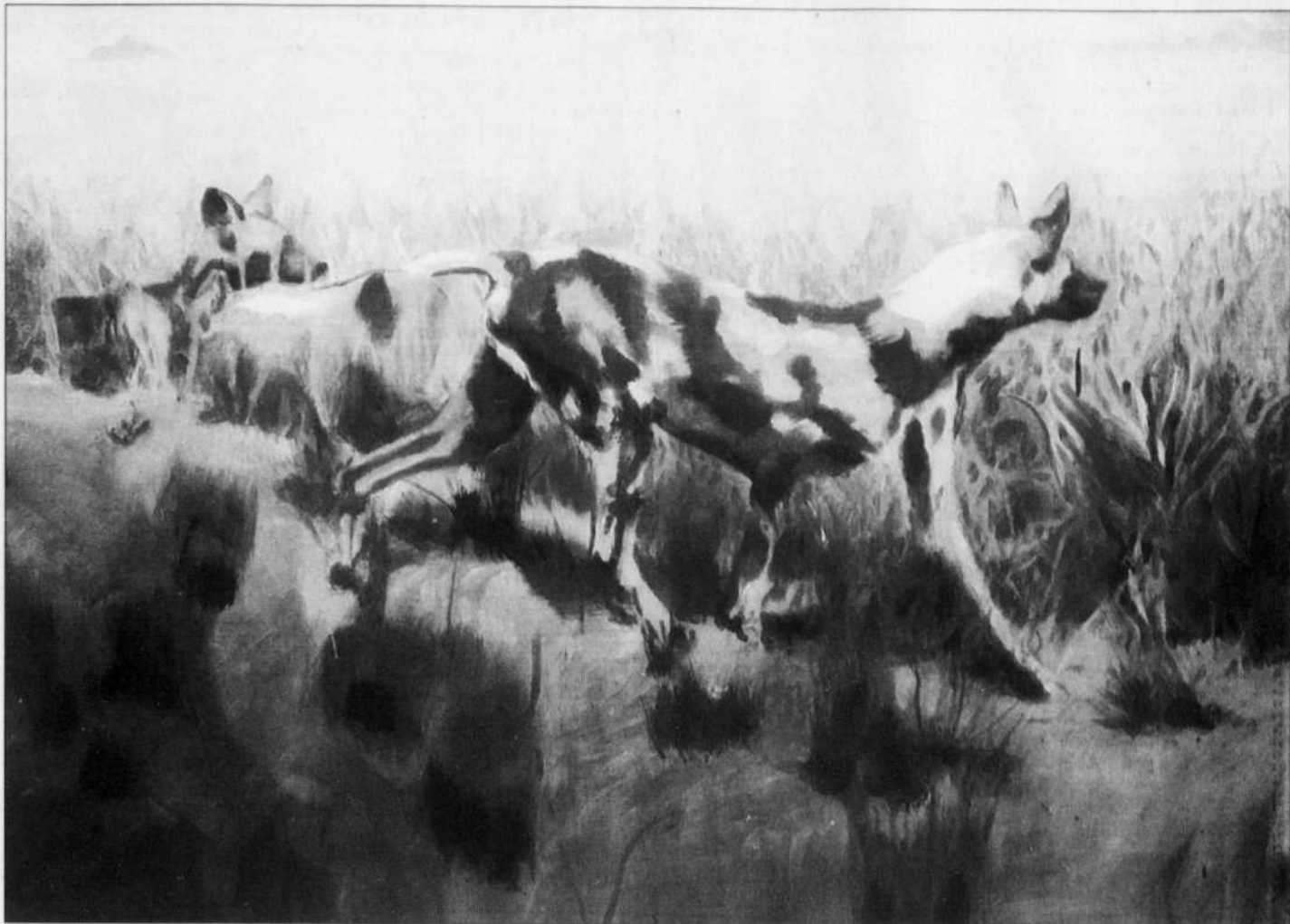
MICHEL HELLMAN

Pour la huitième édition de son excellente série Zone libre, le Musée des beaux-arts présente les œuvres récentes de l'artiste montréalaise Christine Major. Intitulée *Vivarium*, l'exposition s'appuie sur le thème de l'habitat des animaux pour nous amener à une réflexion sur l'aliénation et les relations de pouvoir. Un parcours in-

teressant qui peut se lire à plusieurs niveaux.

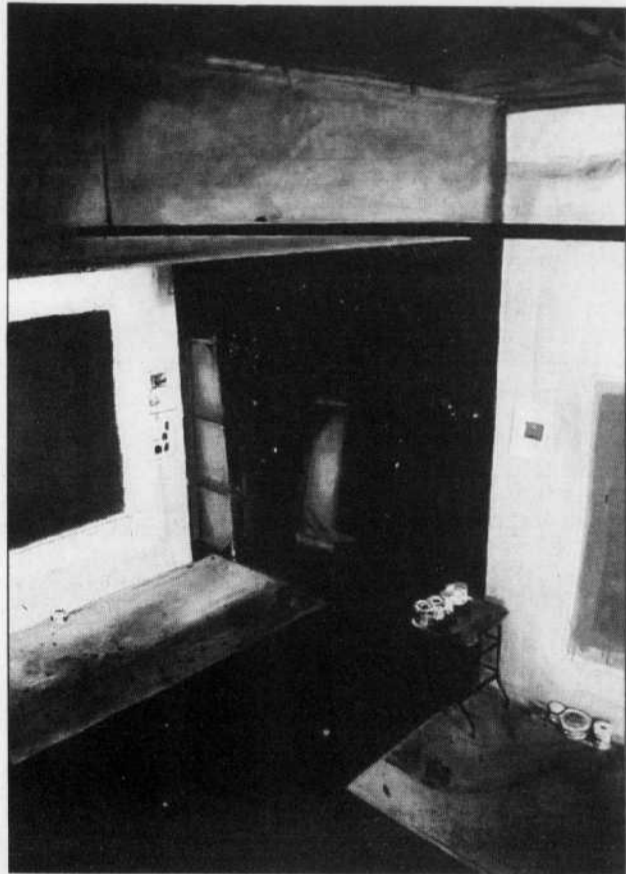
Christine Major s'intéresse aux fondements mêmes de la perception dans la relation entre le sujet et l'objet. Ses œuvres, des acryliques sur toile, reproduisent des images photographiques ou télévisées. Malgré le titre de l'exposition, elles ne représentent pas seulement des vivariums mais aussi des cages, des zoos, des aquariums, des dioramas; bref, des lieux qui tentent de recréer l'espace naturel des animaux pour finalement faciliter l'observation, orienter le regard.

Le mot «vivarium», dont l'étymologie évoque la vie, renvoie dans le contexte de cette exposition aux écrits de l'historien de l'art Georges



Chiens sauvages, 2004, de Christine Major.

SOURCE MBAM



SOURCE MBAM

L'Atelier, de Christine Major, est une vue du lieu de travail de l'artiste.

Didi-Huberman, qui a beaucoup influencé le travail de Christine Major. Dans un texte intitulé *Le Paradoxe des phasmes*, inclus dans ses *Essais sur l'apparition*, il raconte son émerveillement, lors d'une visite au vivarium du Jardin des plantes de Paris, devant les phasmes; des insectes mimétiques qui se fondent dans leur environnement et font de leur propre corps «le décor où ils se cachent». L'auteur élargit le phénomène du mimétisme vers une réflexion plus générale sur le regard et l'identité.

L'imitation

Dans cette exposition, Christine Major s'interroge aussi essentiellement sur l'imitation et on comprend l'influence qu'a pu avoir sur elle le travail de Didi-Huberman. (L'exposition peut d'ailleurs être vue comme une continuation de *La Disposition*, présentée par l'artiste en 2003, qui abordait le même thème.) La toile intitulée *L'Atelier* est particulièrement révélatrice.

C'est une vue du lieu de travail de l'artiste. Cette toile ressort d'une manière étonnante dans la

salle car ce lieu de travail est assimilé, dans le contexte de l'exposition, à la cage ou à l'enclos. Cela nous permet de saisir les différents niveaux d'interprétation possibles: l'atelier renvoie au musée qui, lui, est le décor dans lequel se fonde l'artiste; l'artiste, elle, se construit par le regard de l'«autre», le spectateur, qui lui-même se renvoie son regard...

C'est un parcours qui se com-

prend donc de manière théorique et cet intellectualisme pourrait en rebuter certains. Mais l'esthétique particulière des toiles, un peu floue, et le dialogue qui se crée entre les œuvres renforcent la richesse des significations et permettent au spectateur de tirer ses propres conclusions quant à la place qu'il occupe finalement dans ce «vivarium» particulier qu'est le musée...

les années **60** montréal voit grand

métamorphose d'une ville en métropole de l'avenir
exposition présentée
actuellement

Conversation Les grands projets avec l'architecte du Pavillon du Québec lors d'Expo 67
Guy Gérin-Lajoie
Le jeudi 11 novembre, 19 h

CCA
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile, Montréal
514 939 7026 www.cca.qc.ca

Ouvert du mercredi au dimanche, 10 h à 17 h ;
le jeudi, 10 h à 21 h
Entrée libre le jeudi soir de 17 h 30 à 21 h

Montréal
Hydro Québec
SNC
SNC
SNC

AVIS
aux artistes en arts visuels

LA COLLECTION PRÊT D'ŒUVRES D'ART DU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Les artistes professionnels domiciliés au Québec sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec. Créée en 1982 par le ministère des Affaires culturelles afin de soutenir le travail des jeunes artistes, la CPOA réserve un accueil particulièrement favorable à la relève, mais sans pour autant négliger la production d'artistes confirmés. Tous les artistes sont donc invités à soumettre leur dossier.

Les œuvres présentées doivent s'inscrire dans une des disciplines suivantes : arts décoratifs, arts graphiques, design, installation, peinture, photographie, sculpture, vidéo ou techniques mixtes.

La diffusion de la CPOA est assurée par un programme de location aux ministères, sociétés d'État et délégations du Québec à l'étranger. Les œuvres de la collection sont aussi régulièrement exposées en milieu scolaire dans le cadre d'expositions thématiques, prêtées à d'autres institutions pour diverses expositions et demeurent en tout temps disponibles pour les projets du Musée.

Formulaires d'inscription disponibles à compter du 5 novembre dans les institutions suivantes :

- Musée national des beaux-arts du Québec
- maisons de la culture (Montréal)
- directions régionales du ministère de la Culture et des Communications
- conseils de la culture
- centres d'artistes et centres d'expositions

Renseignements :

Collection Prêt d'œuvres d'art
Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec (Québec) G1R 5H3
Tél. : (418) 644-6460 poste 3311

LA PÉRIODE D'INSCRIPTION SE TERMINE LE 17 DÉCEMBRE 2004

Musée national des beaux-arts du Québec

La forme masculine utilisée pour plus de commodité dans ce texte désigne tant les femmes que les hommes.

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications.

Québec

JEAN-SÉBASTIEN DENIS

«Sous-bois»

JULIE OUELLET

«La décharge»

Jusqu'au 20 novembre

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

CONCOURS POUR UNE ŒUVRE D'ART PUBLIC AU PARC MOLSON, DANS L'ARRONDISSEMENT ROSEMONT—LA PETITE-PATRIE

La Ville de Montréal annonce la tenue d'un concours à l'intention des artistes professionnels en arts visuels, pour la réalisation d'une œuvre d'art public au parc Molson, dans l'arrondissement Rosemont—La Petite-Patrie.

Le budget de réalisation de l'œuvre d'art est de 120 000 \$. Un jury de sélection retiendra trois finalistes qui seront invités à présenter une proposition. Chacun des finalistes recevra la somme de 3 500 \$ pour la préparation de sa proposition.

Le concours est ouvert aux artistes professionnels ayant la citoyenneté canadienne, ou le statut d'immigrant reçu et résidant au Québec depuis au moins un an. Les personnes intéressées peuvent y participer en faisant parvenir un dossier comprenant les informations suivantes :

- un maximum de quinze (15) diapositives de réalisations récentes, pertinentes à la commande;
- sept (7) exemplaires des documents suivants reliés : une liste des diapositives fournies (titre, date, dimensions, emplacement, budget) et un curriculum vitæ d'au plus trois (3) pages.

À noter que les dossiers incomplets seront refusés.

Le dossier d'inscription doit parvenir au plus tard le 25 novembre 2004, à 16 h 30, à l'adresse suivante :

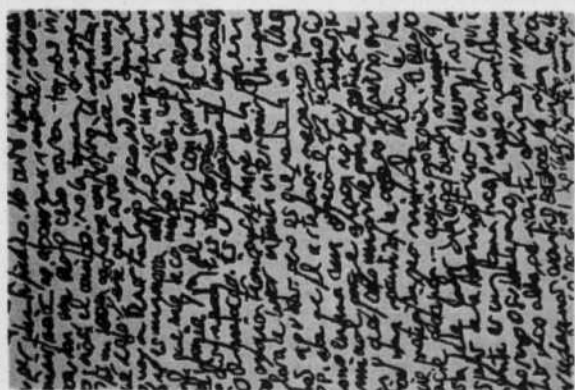
Concours d'art public au parc Molson
Direction du développement culturel et des bibliothèques
Service du développement culturel et de la qualité du milieu de vie

5650, rue D'Iberville, 4^e étage
Montréal (Québec)
H2G 3E4

Pour tout renseignement :
téléphone : 514 872-1151
télécopieur : 514 872-1153
courriel: flord@ville.montreal.qc.ca
www.ville.montreal.qc.ca/artpublic

Montréal

Tapis Manuscrit



« UNE ŒUVRE D'ART À VOS PIEDS »

Nouvelle collection, nanimarquina

BONALDO

la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca

Cinéma

ENTREVUE

L'avantage de la liberté

Le premier film de Roger Boire a été conçu sans argent de départ et sans attendre le feu vert des institutions

ODILE TREMBLAY

Roger Boire vous parle de son film comme d'une œuvre de liberté. Les montages financiers à boucler, les exigences du producteur, il ne les a pas connus. Comment devenir un trou de cul et enfin plaire aux femmes a été conçu sans argent de départ, avec une petite caméra digitale et l'envie de faire un film sans attendre le feu vert des institutions.

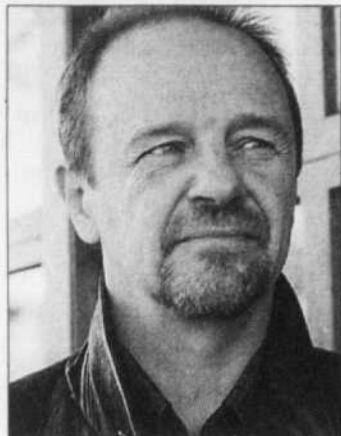
À 55 ans, Boire réalise son premier long métrage mais tâte des métiers du cinéma depuis belle lurette. Deux années d'étude au London Film School, monteur pour l'ONE, réalisateur de courts métrages, producteur délégué chez Nanouk Films, scénariste, réalisateur de la docu-fiction *La Beauté, fatale et féroce*, un temps à la tête d'une émission de vulgarisation scientifique à Canal Z. C'est sa première vraie plongée pourtant.

L'histoire du bon gars qui n'arrive pas à inspirer de passion à ses blondes mais qui, sur les conseils d'un ami, suit un programme en trois points pour devenir un dur, il l'a écrite lui-même. «*Le discours des femmes a pris beaucoup de place au cours des 25, 30 dernières années. Les gars ne savent plus trop ce qu'elles attendent d'eux. Mais au fond, en amour, on a tous déjà été tantôt la victime, tantôt le bourreau. Mon film est une comédie avec des aspects dramatiques. Il aborde la solitude, par exemple.*»

Roger Boire avait assisté à des projections Kino. Il s'est dit que l'argent n'était plus indispensable avec les minicaméras et qu'il suffisait de plonger, puis de monter un film sur l'ordinateur.

Son titre initial était *La Thérapie, ou comment devenir un trou de cul et enfin plaire aux femmes*, mais «*la thérapie*» a sauté. «*Le titre est provocateur. Il peut choquer, mais on espère qu'il suscitera la curiosité.*»

Ses acteurs sont des amis, il a trouvé ses actrices dans le bottin de l'Union des artistes. Sa fille, Catherine Boire, l'a assisté, avant de s'impliquer au niveau du montage et de la production finale, le chum de sa



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Le réalisateur Roger Boire.

filie, Robert Polka, s'est occupé du son, de l'éclairage et de la production. Les musiciens qui jouent dans le film ont composé la musique. Il a tenu lui-même la caméra, travaillé au montage, prêté son appartement comme décor.

«*J'avais écrit le tiers du scénario, explique-t-il. Pier Noli, un ami de longue date, a accepté de tenir le premier rôle. Ses chums musiciens sont venus jouer à ses côtés. On a montré le résultat aux amis, qui nous ont encouragés à continuer.*» De tiers de film en tiers de film, en suivant les horaires de chacun à la petite semaine, le film a pris corps.

Il est ravi d'avoir pu finalement payer ses comédiens. Téléfilm Canada, après avoir vu un premier montage, lui a versé 125 000 \$.

Des crédits d'impôt se sont ajoutés. En tout, le film, gonflé en 35 mm, aura roulé sur un famélique budget de 360 000 \$.

Il travaillait sur un autre scénario, auquel s'intéressait le distributeur Louis Dussault, quand ce dernier a demandé à voir *Comment devenir...* avant d'accepter de le diffuser. Et voilà...

«*On va voir surgir de plus en plus de films sans financement*, conclut Roger Boire. *Une méthode qui possède de grands inconvénients mais un net avantage: celui de la liberté.*»

Le Devoir

Un univers flottant entre deux mondes

IMMORTAL (IMMORTEL)

Réalisation: Enki Bilal. Scénario et adaptation: Enki Bilal et Serge Lehman, librement adapté des albums de bandes dessinées *La Foire aux Immortels* et *La Femme piège*. Avec Linda Hardy, Thomas Kretschmann, Charlotte Rampling.

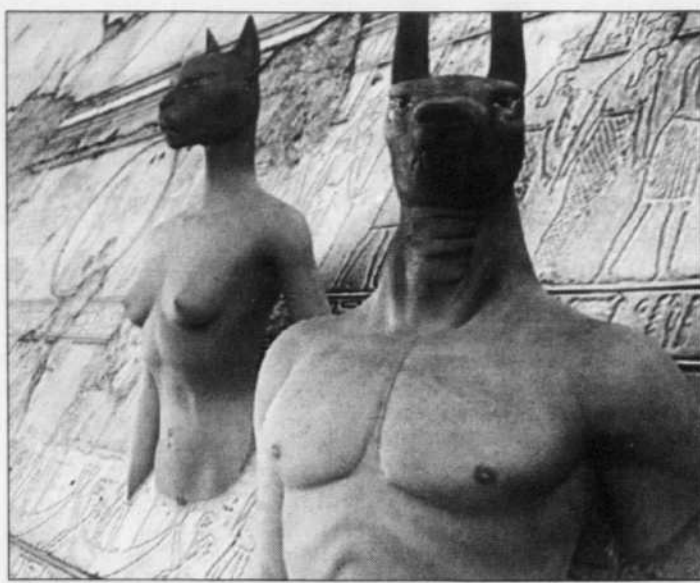
ODILE TREMBLAY

Bédéiste-vedette à l'univers éclaté et aux dessins extraordinaires, Enki Bilal avait aussi tâté du cinéma à travers des scénarios originaux. Avec *Immortel*, il transpore pourtant pour la première fois son œuvre à l'écran.

On pardonnera à Bilal de ne pas être aussi habile derrière la caméra que devant sa planche à dessin. Au cinéma, il explore un univers davantage qu'il ne le maîtrise, avec d'autant plus de difficultés qu'il a lié ici deux techniques à travers un film ou acteurs en chair et en os voisinent des personnages virtuels.

Il faut dire que son monde futuriste peuplé de mutants, d'extraterrestres et d'humains reconstitués dans des mégapoles inquiétantes où des dieux égyptiens veillent au grain est déjà cinématographique dans l'album.

Comme pour toute œuvre-culte, littéraire ou pas, les fans sortiront sans doute déçus devant l'absence de plusieurs éléments savourés dans l'original. Bilal a remodelé sa trilogie des *Nikopol*. Paris est devenu New York, les héros ont sauté du français à l'anglais et bien des péripéties ont



SOURCE REMSTAR

Immortel, réalisé par Enki Bilal, est finalement très inégal. Dans cette œuvre hybride qui sent l'effort du fabriqué, la poésie des albums peine à passer l'écran.

disparu ou furent inventées pour les besoins du scénario.

Nous voici donc en 2095. En vedette: *Nikopol* émergeant d'une congélation malencontreuse pour regagner la surface terrestre. Le dieu Horus partagera le corps du héros afin de séduire Jill, une belle jeune femme aux cheveux bleus, à des fins érotico-reproductrices.

Nikopol est incarné par l'acteur allemand Thomas Kretschmann (le beau nazi mélomane du *Pianiste* de Polanski), qui confère une vraie séduction au personnage. À ses côtés, la jolie Linda Hardy épouse par son physique par-

fait le caractère irréal de Jill. Mais c'est Charlotte Rampling, en docteur Elma Turner tentant de sauver Jill des manipulations génétiques dont elle est victime, qui apporte un poids d'humanité à cette fable post-humaine.

L'émotion a du mal à surgir. Difficile de croire aux amours de Jill et de *Nikopol*, qui sont pourtant le point focal du film et la rédemption de cet univers flottant entre deux mondes. Ceux qui n'ont pas les albums en tête peuvent se demander de quel moule peuvent bien sortir toutes ces créatures semi-humaines.

Deux cents infographistes ont

créé les décors où les voitures volent et les pyramides flottent dans les airs. Ils ont fabriqué aussi des personnages secondaires. L'histoire se déroule sur fond de campagne électorale. Le sénateur de New York, entre autres, de même que la perfide conseillère Kyle Allgood sont le fruit des techniques d'animation 3D. Leurs figures paraissent beaucoup trop artificielles d'ailleurs, les logiciels ayant encore du mal à reconstituer des figures humaines crédibles. Bref, ça paraît.

L'univers visuel architectural propre à Bilal est au poste en fond de scène, souvent fort beau, les costumes et les masques sont réussis, les acteurs, séduisants, mais on passe sans arrêt du spectaculaire à l'effet raté. Bien entendu, le film évoque d'abord *Le Cinquième Élément* de Besson, qui lui-même pastichait les décors des albums de Bilal. Besson a eu visuellement la main plus heureuse, même si son scénario ne décollait guère.

Immortel est finalement très inégal. Dans cette œuvre hybride qui sent l'effort du fabriqué, la poésie des albums peine à passer l'écran. Cette substance ineffable entre charme et lyrisme, qui baignait le *Blade Runner* de Ridley Scott en des temps moins numériques, n'arrive pas à percer la coque de la technologie, ici lourde et omniprésente, malgré les références littéraires semées comme les cailloux du Petit Poucet.

Le Devoir

Nuit d'ivresse au volant

FEUX ROUGES

Réalisation: Cédric Kahn. Scénario: Cédric Kahn, Laurence Ferreira-Barbosa et Gilles Marchand, d'après le roman de Georges Simenon. Avec Jean-Pierre Darroussin, Carole Bouquet, Vincent Deniard. Image: Patrick Glossier. Montage: Yann Dedet. Musique: Claude Debussy. France, 2004, 106 min.

ANDRÉ LAVOIE

Feux rouges a longtemps fait partie de ces romans répu-

tés inadaptables au cinéma, difficulté d'autant plus frustrante que George Simenon assure la bonne fortune de ceux — et ils sont nombreux — qui s'inspirent de ses atmosphères troubles et ses personnages d'une banalité toujours suspecte. Publié en 1953 alors que le romancier belge vivait aux États-Unis, ce court récit, dont l'action se déroule entre New York et le Maine, peut se lire comme la transposition à peine déguisée de ses déboires matrimoniaux et de ses problèmes d'alcool.

Ce n'est pas la première fois que Cédric Kahn prend lui aussi la route. Dans *Roberto Succo*, ce criminel en cavale terrorisait la France sans que le cinéaste se perde en conjectures pour justifier ses méfaits; le regard glacial de cet être confus suffisait amplement. Il en va de même pour Antoine Duhan (Jean-Pierre Darroussin), lui qui n'a rien d'un héros de faits divers, tout juste un mari au boulot ennuyé n'en pouvant plus de vivre dans l'ombre de son épouse Hélène (Carole Bouquet), avocate accomplie dont la beauté lui inspire la jalousie et non le désir. Ce n'est plus dans l'Amérique des années 50 mais dans la France d'aujourd'hui que ce couple sera d'abord pris dans l'étau des embouteillages et plus tard dans l'engrenage de la violence, la leur et celle d'un parfait inconnu (Vincent Deniard).

L'alcool est un personnage encombrant dans *Feux rouges* puisque Antoine, exaspéré devant les retards d'Hélène avant leur départ pour aller chercher



ARCHIVES LE DEVOIR
Carole Bouquet et Jean-Pierre Darroussin dans *Feux rouges*, de Cédric Kahn.

leurs deux enfants dans une colonie de vacances, enfile les whiskys pour se donner une certaine contenance. De détours sur la route en arrêts dans des bars minables, la tension monte et Hélène décide de prendre le train, laissant Antoine hébété et démuni. Il aura beau foncer à vive allure pour la rattraper, il ne recueillera qu'un curieux passager peu bavard; Antoine le soupçonne d'être ce prisonnier évadé que la police recherche activement. Plus il s'enfoncé dans la nuit, plus il boit, et plus le fugitif n'a qu'une envie: éliminer ce conducteur bavard et dange-reux. Contre toute attente, Antoine saura se défendre, ignorant, mais plus pour très longtemps, que son geste de survie

deviendra un acte de vengeance. Car Hélène a aussi croisé la route du brutal cavalier.

Feux rouges aligne à la perfection toutes les caractéristiques d'un hypnotique film noir (habile montée dramatique, personnages ambigus ou inquiétants, rêves et cauchemars se confondant avec la réalité, etc.). De plus, Cédric Kahn réussit à instaurer un subtil climat de peur où tout semble se jouer dans l'espace clos d'une voiture ou lors d'une succession désespérée d'appels téléphoniques, scène déterminante où Antoine tente de retrouver son épouse en fuite. Mais ce sont surtout dans les yeux embrumés de Darroussin, sur lesquels la caméra se pose très souvent, que se concentre l'essentiel de ce drame qui va bien au-delà des diffé-rends conjugaux.

Loin de voir dans l'intrigue de *Feux rouges* une série d'écueils à contourner, Cédric Kahn sait tirer profit de ses mystères (on ne saura rien, ou si peu, du meurtrier), de ses invraisemblances (la fatalité qui curieusement s'abat sur le couple par le même homme, la même nuit, et dans des lieux différents) et de sa morale ambiguë (certains y verront l'apologie d'une justice plus efficace lorsque pratiquée par soi-même, et avec la complicité silencieuse de la police...). Il a su trouver en Jean-Pierre Darroussin et Carole Bouquet le tandem parfait pour faire de ce road-movie meurtrier un sublime voyage au cœur des angoisses de Simenon, si semblables aux nôtres.

Une quête malhabile

LITTORAL

Réalisation: Wajdi Mouawad. Scénario: Wajdi Mouawad et Pascal Sanchez. Avec Steve Laplante, Gilles Renaud, Isabelle Leblanc, Miro (Lacasse), David Boutin, Pascal Contamine, Manon Brunelle. Image: Romain Winding. Musique: Amon Tobin et Mathieu Farhoud.

ODILE TREMBLAY

Pour la première fois, le brillant dramaturge Wajdi Mouawad tâte du cinéma, et ses mal-adresses sont celles du débutant. En adaptant *Littoral*, son grand-œuvre théâtral, à l'écran, le Québécois d'origine libanaise a dû couper énormément dans la substance de sa pièce pour en tirer un scénario susceptible de laisser parler les images. Par les fissures de ce travail de réduction, un état de grâce s'est envolé. Le changement de médium a de toute évidence ébranlé Wajdi Mouawad, qui a beaucoup relâché sa direction des comédiens, pourtant les mêmes qu'au théâtre.

Wajdi Mouawad a donc, comme dans sa pièce, offert à des acteurs québécois les rôles de Libanais transplantés ici. Ce sont des Libanais, à cause du lieu de tournage, qui incarnent des Libanais sur leur sol. Cette convention théâtrale de

distanciation réclame pourtant une stylisation que le film a du mal à offrir. Les gros plans sur les acteurs démystifient le caractère symbolique de leurs personnages, leur enlevant du mystère.

Littoral se joue en deux parties inégales. La première à Montréal, trop lourde, où le héros Wahab (Steve Laplante), un jeune Québécois d'origine libanaise, apprend à la fois la mort de son père et les raisons qui l'ont éloigné de lui. Des épisodes burlesques mettant en scène la famille du jeune homme: tantes et oncles, tous plus ou moins hystériques, s'agitent jusqu'à ce que Wahab s'envole vers un Liban inconnu avec la tombe de son père (Gilles Renaud) à enterrer dans son village natal.

C'est là que la quête du héros débute pour retrouver ses racines en devenant son propre père, mythe éternel où le film puise parfois son souffle. Mais là où la chorégraphie de la pièce était scandée et où la symbolique levait de terre avec ses fantômes, le film boite et les interprètes manquent vraiment de naturel. Steve Laplante, au cœur du film, semble en panne de charisme.

La partie libanaise de *Littoral* (tournée en Albanie) constitue le classique voyage initiatique semé d'épreuves et de rencontres significatives. Dans cette tragédie où les gags succèdent aux drames,

la mort est un levier d'humour (la tombe paternelle n'en finit plus de s'ouvrir, de disparaître, etc.) et de malheur (l'explosion du guide en terrain miné), avec des changements de ton parfois mal embobés.

Le rythme du film se brise, reprend, se fracture de nouveau. Certaines scènes paraissent trop courtes: un enterrement au village, la séance de photo sur la plage, alors que d'autres (le dénouement par exemple, qui s'éternise en plusieurs temps au bord de la mer) auraient gagné en impact à être resserrés. Les images sont belles dans les paysages de l'Albanie, la musique envoûtante, certaines scènes inspirées sur la route des reconquêtes, où une joueuse de violon est le meilleur des guides dans les zones de guerre, mais le film s'échoue sur son rivage.

On a l'impression que *Littoral* aurait pu être amélioré au montage et trouver à tout le moins un rythme qui respire mieux. Il y a trop de temps morts. Wajdi Mouawad connaît mal le matériau du cinéma, mais son univers mythologique demeure fascinant et il retient le spectateur par sa substance. On fait confiance à sa grande intelligence pour tirer leçon de ses erreurs s'il se frotte à la pellicule de nouveau.

Le Devoir

Les légendaires

Nass El Ghiwane

Les "Rolling Stones de l'Afrique"
à l'assaut de Montréal



en grande soirée de clôture de la cinquième édition du FMA

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

14 novembre 2004, 20 h

Réservations: PDA (514) 842 2112 et au www.pda.qc.ca Admission (514) 790 1245





THÉÂTRE OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest
(514) 495-2544
www.theatreoutremont.ca

DVM 2 Porte de Signal. Regard sur la création vidéo numérique montrealaise. 13 créateurs réunis. 40 min. Une présentation du Conseil des arts de Montréal en tournée.
Lundi 8 novembre 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



SOURCE PARAMOUNT CLASSIC

Japanese Story est une histoire de choc culturel entre une Australienne blasée et un Japonais coincé.

Histoire de déserts

JAPANESE STORY

De Sue Brooks. Avec Toni Collette, Gotaro Tsunashima, Matthew Dyktynski, Lynette Curran. Scénario: Alison Tilson. Image: Ian Baker. Montage: Jill Bilcock. Musique: Elizabeth Drake. Australie, 2003, 99 minutes.

MARTIN BILODEAU

Japanese Story, présenté en exclusivité à l'AMC Forum, a reçu l'année dernière une pluie d'images en Australie. C'est dire que le film a du vécu, sans toutefois avoir vieilli pendant les 18 mois qui nous séparent de sa première à Cannes, en mai 2003. Malgré ses nombreuses maladresses, cette histoire de choc culturel entre une Australienne blasée et un Japonais coincé garde sa fraîcheur étouffée et sa pertinence effacée.

Que savons-nous des autres?, s'interroge la cinéaste Sue Brooks à travers les comportements de ses deux personnages aux extrémités sur l'échelle chaud-froid. Sandy (Toni Collette) est géologue, rattachée à une boîte de Sydney qui a développé un programme informatique ultrasécialisé, vendu à travers le monde. Hiromitsu (Gotaro Tsunashima) est le fils d'un gros client japonais de cette boîte, débarqué avec ses envies de grands espaces, envies que Sandy se voit forcée de combler en s'enfonçant avec lui dans le désert de Pilbara.

Mais Sandy n'a pas l'étoffe d'une «PR», si bien que le premier contact frise l'hostilité. Lâchés seuls au beau milieu de ce pays sauvage et souvent hostile,

les deux personnages se heurtent à eux-mêmes, à l'autre et aux obstacles physiques qui entravent leur route. Bientôt, le film qu'on croyait prévisible bascule, du choc culturel qu'il était au rituel amoureux, puis funéraire, lequel culmine de nouveau sur le choc culturel. Étonnamment, la boucle se boucle de façon fort habile, contrastant avec les promesses du début ainsi qu'avec la maladresse de la mise en scène — qui ne laissait pas percevoir une telle profondeur dans le raisonnement de la cinéaste.

De fait, il peut sembler difficile, pendant les 40 premières minutes, de voir au delà de la direction d'acteurs tant celle-ci est pesante. Manifestement, Sue Brooks voulait que ses personnages soient emblématiques. Ils apparaissent, au contraire, schématiques. Voyez un peu: elle, sauvageonne occidentale à la limite du grégaire; lui, secret d'Orient ultraprotocolaire. Elle, masculine responsable de l'expédition; lui, féminin hostile à l'effort physique. Elle, extravertie et franche; lui, introverti et peu loquace. Puis, peu à peu, au gré d'un scénario qui réduit l'écart, ces visages figés s'assouplissent et prennent vie. Au cœur d'un pays sauvage, rarement aussi bien filmé, où la vie ne tient qu'à un fil, les psychologies se raffinent et s'harmonisent. Peu à peu aussi, le scénario vérifie une déclaration donnée en clé dans une des premières scènes du film: «La mort fait partie de la vie.» Tout d'un coup nous parvient la vérité bien modeste de cette œuvre en demi-teintes, finalement plus subtile que ce que le premier regard laissait voir.

Le Devoir

Des superhéros très animés

THE INCREDIBLES (V.F.: LES INCROYABLES)

Réalisation et scénario: Brad Bird. Avec les voix de Craig T. Nelson, Holly Hunter, Samuel L. Jackson, Jason Lee. Image: Janet Lucroy, Patrick Lin, Andrew Jimenez. Montage: Stephen Schaffer. Musique: Michael Giacchino. États-Unis, 2004, 115 min.

ANDRÉ LAVOIE

D'un film à l'autre, la compagnie Pixar étend son empire dans le vaste champ des possibilités de l'animation numérique. Encore ébloui par les prouesses des jouets de *Toy Story*, les angoisses des créatures de *Monsters, Inc.* et l'esprit de famille tel que célébré dans *Finding Nemo*, c'est avec l'intention de nous en mettre encore plein la vue que s'amène, dans un grand bruissement de capes, *The Incredibles*, de Brad Bird (*The Iron Giant*).

Là où les productions DreamWorks (*Antz*, *Shrek*, *Shrek 2*) s'amuse à cumuler les références à la culture populaire, Pixar, fidèle partenaire de Walt Disney, joue moins la carte des clins d'œil, préférant des récits aux allures de conte intemporel, où l'humour jaillit des caractéristiques des personnages ou de l'incongruité des situations. Cette approche, tout particulièrement dans *Monsters, Inc.*, donne un charme particulier à ces films portés par une habile nar-

ration, nous faisant pratiquement oublier les somptueuses prouesses techniques.

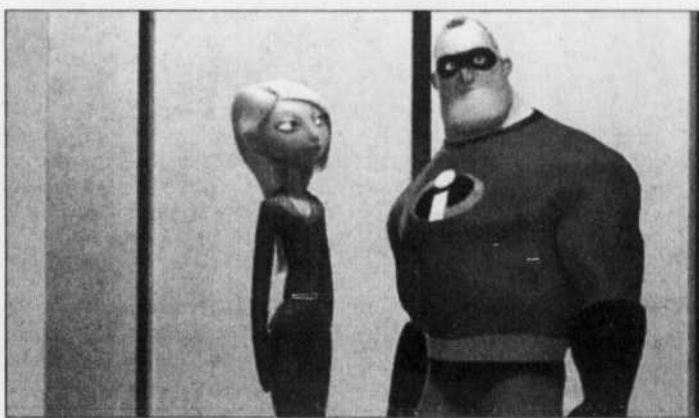
On retrouve ce même souci d'intemporalité dans *The Incredibles*, formidable catalogue de décors tirés de toutes les époques et de mythes liés aux superhéros. De plus, il repousse les capacités du numérique au point où, l'espace de quelques plans, les objets, par exemple une roue de voiture ou les feuilles d'un arbre, atteignent un degré de réalisme saisissant. Mais ce n'est pas pour cela que les spectateurs, jeunes et moins jeunes, se précipiteront pour voir *The Incredibles*.

Ils y retrouveront une famille sortie tout droit de la névrose conformiste des années 50. Les parents, prisonniers d'un passé glorieux à sauver l'humanité, sont condamnés à l'anonymat mais doivent maintenant lutter contre de nouveaux esprits démoniaques. Après des années derrière un bureau à camoufler sa véritable identité, et son ennui, Mr. Incredible (Craig T. Nelson) va reprendre du service. Engagé pour maîtriser une machine destructrice hors de contrôle et fabriquée par un mystérieux scientifique, son contrat est en fait un traquenard, ce qui force son épouse, Elastigirl (Holly Hunter, jamais sa voix éraillée ne lui aura été aussi bénéfique), à redevenir la plus souple de toutes les contorsionnistes. Les enfants du couple devront aussi contribuer à ce sauvetage, et ils ne se-

ront pas trop nombreux pour affronter Syndrome (Jason Lee), dont la méchanceté puise évidemment sa source dans des blessures d'enfance.

Dans *The Incredibles*, les courses à obstacles et autres bagarres assourdissantes n'ont rien à envier aux exploits de James Bond ou d'Indiana Jones. Sans pour autant en être une pâle copie, le film s'inspire abondamment du rythme trépidant des aventures que vous pouvez imaginer, dont celles de *Star Wars*, et s'approprie une quincaillerie digne de *Mission: Impossible* ou de *Spider-Man*. Après une mise en place que les enfants trouveront sans doute un peu traînante, la machine s'emballa, à peine freinée par un personnage savoureux, la couturière Edna Mode (pourvue de la voix... du réalisateur), créatrice en chef des costumes des superhéros. Une figure extravagante et malicieuse dont les apparitions représentent autant de petits bijoux d'humour acide.

Ni émouvant comme *Monsters, Inc.* et moins hilarant que *Finding Nemo*, *The Incredibles* annonce l'ère d'une animation numérique aux effets toujours plus tonitruants, qui fera bientôt l'envie de tous les cinéastes qui s'échinent à filmer des scènes d'action en bloquant des kilomètres d'autoroute. Une brillante réussite technologique, mais affichant un clinquant qui risque de démoder ce film plus rapidement que certains de ses prédécesseurs.



SOURCE PIXART

The Incredibles



présente
MADAME BROUETTE
de Moussa Sene Absa

LE MARDI 9 NOVEMBRE

- Rouyn-Noranda au Cabaret de la dernière chance
- Mont-Laurier au Café Saint-Charles
- Pierreville au Vieux-Théâtre
- St-Hyacinthe au Zaricot Café

LE MERCREDI 10 NOVEMBRE

- Jonquières au Café-Théâtre Côté-Cour
- Val-Morin au Théâtre du marais
- Champlain au Café Foin Fou
- Montréal à La Gitana

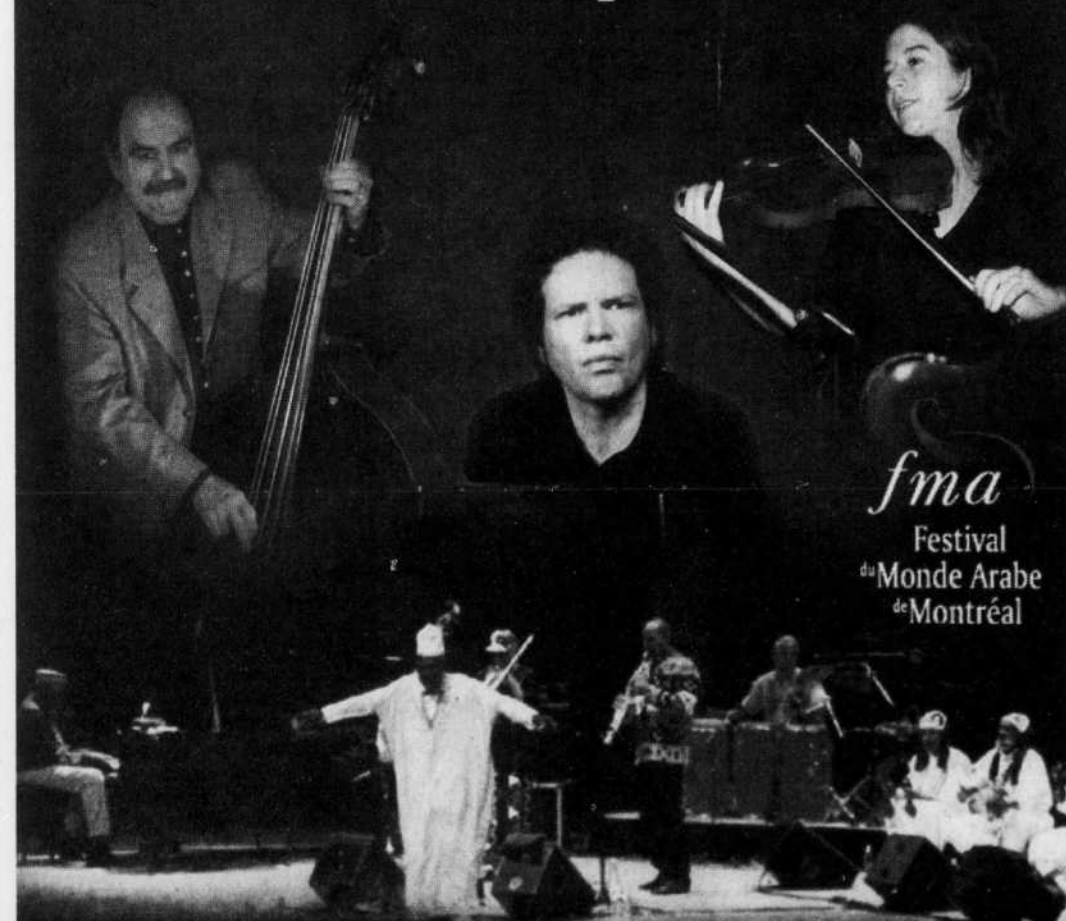
LE SAMEDI 13 NOVEMBRE

- Montréal à l'Utopik

INFORMATIONS : WWW.LEREZO.ORG



Quand rite et musique s'unissent !



fma
Festival
du Monde Arabe
de Montréal

Gnawa El Jazz

Mohamed Benothman, Ahmed Benothman, M'Barek Benothman, Najib Senhadji

Abdellah El Gour, Abdelkader El Khiley, Lahcen Atti-Llah, Khalid Rahali

Michel Donato, Thom Gossage, Thüryn von Pranke, Jeremiah McDade, Brigitte Dajzer

12 novembre 2004, 20 h

Théâtre Corona, 2490, rue Notre-Dame O.

www.festivalarabe.com Admission : (514) 790-1245

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL



11 au 21 novembre 2004 www.ridm.qc.ca (514) 844-7172



Cinéma

CINÉMA

Liberté perdue

La rumeur courait depuis déjà quelques semaines et, depuis mercredi, c'est officiel: la société de distribution Cinéma libre, ébranlée par un déficit accumulé qui frôle le million de dollars, ferme définitivement ses portes. Avec elle, c'est tout un pan de notre cinématographie qui se retrouve sans domicile fixe. Le catalogue regroupe en effet quelque 1000 films d'auteurs indépendants, parmi lesquels on compte *L'Eau chaude*, *L'eau froide*, *Anastasia ô ma chérie*, *Hochelaga*, *L'Erreur boréale*, ainsi que *Roger Toupin*, *épiciers variétés*, de Benoît Filon, qui devient le dernier grand fait d'armes de la boîte fondée en 1977.

La direction et le conseil d'administration de Cinéma libre ont convoqué une assemblée générale, mercredi soir, à la Cinémathèque québécoise, afin de confirmer la rumeur et de renseigner les quelque 250 membres sur les mesures à suivre concernant les droits et les copies de leurs films. Ainsi, dans les prochains jours, les cinéastes et producteurs qui le désirent pourront signer, de gré à gré avec la direction de l'entreprise, un contrat de résiliation leur permettant de récupérer les droits de leurs films. Chaque producteur recevra un rapport d'exploitation de son (ses) film(s) et les revenus en suspens lui seront adressés directement.

Maigre consolation pour les créateurs, dont certains, prévoyant la débâcle, sont déjà passés à la sauve-queue chercher leurs copies de film. C'est le cas de Claude Fortin et Brigitte Lacasse, respectivement réalisateur et producteur de *100 % bio*. Lacasse n'est pas tendre envers la direction de la boîte, qui selon elle souffrait de problèmes de gestion chroniques.

Phare dans la diffusion du cinéma indépendant québécois, Cinéma libre était devenu, au cours des dernières années, une luciole dans le monde sauvage du commerce cinématographique. «Le problème de Cinéma libre vient d'un manque de financement pour son fonctionnement de la part du Québec», soutient Claude Fortet, producteur et ancien employé de la boîte. De l'avis de Paul Lapointe, producteur et membre du conseil d'administration de l'OSBL, le naufrage «est symptomatique d'un problème plus large dans la pensée politique de nos gouvernements. Le milieu doit, avant tout, se pencher sur cette question». A ses yeux, aucune boîte de la nature de Cinéma libre ne peut survivre dans les conditions actuelles: «On investit beaucoup d'argent dans la production, mais ni le gouvernement du Canada ni celui du Québec n'ont de réelle politique sur la diffusion du cinéma», dit-il. Brigitte Lacasse partage son avis: «Quand Téléfilm a opté pour sa politique de mise en marché [TFC remplaçant son programme d'aide aux distributeurs par un programme d'aide au marketing des films], elle a opté pour un cinéma plus commercial, au mépris du cinéma d'auteur. La situation actuelle, c'est Téléfilm qui l'a provoquée», dit celle qui s'interroge maintenant sur le sort de tous ces films, des siens en particuliers. Elle forme l'espoir qu'une nouvelle boîte, d'envergure plus modeste et donc moins coûteuse à gérer, naîtra des cendres de Cinéma libre. C'est ce genre de solution qu'un comité de survie ad hoc, formé lors de l'assemblée générale de mercredi, s'attardera à examiner.

La fermeture de la boîte succède à une année de tempêtes et de tourmentes pendant laquelle la direction a lancé un cri d'alerte aux institutions, leur réclamant notamment une aide spéciale qui aurait permis à Cinéma libre de rester en vie quelques mois de plus afin de développer des pistes de solution auprès d'une consultante. La SODEC, Téléfilm Canada, le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts et des lettres du Québec ont refusé à Cinéma libre ces quelques mois de grâce. Résultat: ébranlée par sa dette, des dépenses à la hausse et des revenus insuffisants pour les couvrir, des subventions



Martin Bilodeau

trop rares et des programmes inadéquats, la direction de Cinéma libre a déclaré forfait.

Quant à l'avenir du cinéma indépendant québécois, déjà écorché par la fermeture l'an dernier de Film Tonic, il vient de voir s'écouler un des derniers remparts. À quelle porte les cinéastes iront-ils cogner désormais?

Peut-être iront-ils chez Atopia, la nouvelle maison de distribution montréalaise rattachée à la boîte de production du même nom. Il y a quelques semaines, je vous parlais du désir de son fondateur, Pascal Maeder, de distribuer aux États-Unis des films québécois sans passer par un intermédiaire américain. La première étape a été franchie la semaine dernière avec la sortie à New York de *A Silent Love*, comédie dramatique sur un triangle amoureux entre un quinquagénaire montréalais, sa jeune épouse mexicaine et la mère de celle-ci.

Le film du Québécois d'origine argentine Federico Hidalgo, qui s'est posé sur un écran du Quad où il restera jusqu'au 19 novembre, a reçu des commentaires positifs de la part des principaux médias new-yorkais. Dans son édition du 29 octobre, le *New York Times* se montrait agréablement étonné: «Au moment où on s'attend à le voir s'enfoncer dans les formules habituelles du couple mal assorti [...] le film opère le premier d'une série de virages à gauche très serrés.» Pour sa part, le *Village Voice* parlait cette semaine d'un film «sincère», à la trajectoire «résolument antisentimentale», tandis que le *Daily News* vantait l'interprétation «forte et subtile» des interprètes.

Je serais bien embêté de vous énumérer de mémoire le nom des dirigeants de la plupart des grands studios américains. Parce que dans ce business de fous, ça va, ça vient, si bien qu'on ne sait jamais qui blâmer ni pour quoi. Sherry Lansing est une exception. Parce qu'elle a été la première femme à avoir atteint un poste de haute direction d'un studio, en l'occurrence Fox (de 1980 à 1982), puis Paramount (depuis 1992). Parce que, sur sa recommandation, ce dernier studio a produit des mégasuccès tels *Forest Gump*, *Braveheart* et *Titanic*. Parce qu'elle a produit personnellement certains des films les plus misogynes de l'histoire contemporaine, à savoir *Fatal Attraction* et *Indecent Proposal*. Parce qu'elle a commencé sa carrière comme mannequin, puis comme starlette, notamment aux côtés de John Wayne dans *Rio Lobo*, d'Howard Hawks. Enfin parce que sa chute était annoncée cette semaine par les journaux américains. Son contrat, en effet, expire l'an prochain et Paramount n'a pas l'intention de le renouveler. La raison? Les récents échecs de *Paycheck*, *Stepford Wives* et *Timeliner* qui, paraît-il, ont conduit le studio au bord de la banqueroute. S'ajoute à ce bilan l'échec de *The Hunted*, un thriller réalisé par William Friedkin, mari de Sherry Lansing. Au-delà du lancement ce week-end de la comédie romantique *Alfie*, un «produit» Paramount, Lansing, à 60 ans, se prépare à la triste existence d'une milliardaire retraitée.

Élégant, mais...

ALFIE

De Charles Shyer. Avec Jude Law, Omar Epps, Marisa Tomei, Susan Sarandon, Jane Krakowski. Scénario: Elaine Pope, Charles Shyer, d'après la pièce de Bill Naughton. Image: Ashley Rowe. Montage: Padraic McKinley. Musique: Mick Jagger, John Powell, Dave Stewart. Grande-Bretagne-États-Unis, 2004, 103 minutes.

MARTIN BILODEAU

Étonnamment, la guerre des sexes, dont Charles Shyer et Nancy Meyers exploitent la formule au grand écran depuis les années 80 (*Baby Boom*, *The Parent Trap*), résonne avec plus d'éclat depuis que le couple s'est séparé en 1999. En effet, les films qu'ils ont réalisés depuis (*What Women Want* pour elle, *Alfie* pour lui) dialoguent mieux entre eux que leurs intentions respectives ne s'assemblent dans un seul et même film (*Father of the Bride*).

Il est par ailleurs étonnant de voir combien, dans leurs comédies réalisées en solo, ils en arrivent à des conclusions similaires. À savoir qu'il est plus satisfaisant d'aimer que d'être aimé, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, que le don-juanisme cache une grande insécurité émotionnelle. Meyers a fait de cette «vérité» le moteur de *Something's Gotta Give*. Shyer en a fait celui de son *Alfie* couleur nostalgique, à l'affiche depuis hier partout en Amérique du Nord.

Sous les traits de Jude Law, Shyer fait ici revivre un personnage créé au grand écran en 1966 par Michael Caine, d'après une pièce du même titre de Bill Naughton. Séducteur impénitent, Alfie a pour mot d'ordre de ne jamais s'impliquer émotionnellement auprès des conquêtes quotidiennes qu'il fait, le soir à titre de simple «Brit» en rut exilé à Manhattan, le jour à titre de chauffeur de limousine, métier qui lui fait rencontrer son lot de belles oisives.

Le scénario répond moins d'une construction dramatique rigoureuse que d'un défilé savamment organisé de conquêtes, allant de la simple mère célibataire (Marisa Tomei, très juste) à la quinquagénaire conquérante (Susan Sarandon, l'expression figée par je ne sais quelle chirurgie), en passant par l'épouse délaissée (émouvante Jane Krakowski), la punkette alcoolique (Sienna Miller) et la blonde (Nia Long) de son meilleur ami (Omar Epps). Un enfant attachant duquel il faut se détacher, un bébé engendré par accident et la rencontre d'un sage vieillard plus tard, Alfie prendra le chemin de la rédemption.



SOURCE PARAMOUNT PICTURES

Jude Law dans *Alfie*, de Charles Shyer.

Ne voulant pas rompre avec l'esprit de la pièce, narrée en aparté par le personnage principal, Shyer a opté pour une mise en scène frontale, où Law (d'un charme irrésistible mais quel mérite a-t-il?) s'adresse à la caméra — souvent à l'insu des autres personnages. Par ailleurs, ne voulant pas non plus rompre avec l'esprit *swinging London* du film original, Shyer a habillé son personnage en rose et marron, lui a fait enfourcher un scooter bleu poudre calqué sur les vieux modèles, pour enfin le camper dans le

Manhattan bigarré d'aujourd'hui. Le décalage provoqué est certes élégant. Or, dans ce feuilleton guilleret mais constamment à bout de souffle, le rapport disproportionné entre l'habillage et le scénario, le montage clippé et les bons mots, finit par s'user, et laisser. Si bien qu'on passe devant *Alfie* comme on passe devant un étalage de cartes de souhaits à la pharmacie. Avec l'envie de s'arrêter pour en lire quelques-unes, mais en même temps avec la conviction qu'on perd un peu notre temps.

«UNE COMÉDIE TENDRE ET CAUSTIQUE OÙ L'AMOUR ET LE SEXE RÉUSSISSENT [...] À FAIRE BON MÉNAGE.»

CHARLES GASSOT présente

CATHERINE FROT

DIDIER BOURDON



7 ans de mariage

DIDIER BOURDON

JACQUES WEBER

CLAIRE NADEAU

CHRISTAL FILMS

13 À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

« Un film extrêmement intéressant, extrêmement fort. »
René Hamier-Roy, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN, RADIO-CANADA

« Mouawad s'inscrit avec originalité dans la lignée des surréalistes québécois. »
Sandra Martin, THE GLOBE AND MAIL

« Mouawad s'impose comme un cinéaste à surveiller. »
Allan Tong, TIFF DAILY

UNE PRODUCTION DE BRIGITTE GERMAIN

LITTORAL
= road movie québécois
= de Wajdi Mouawad

المشافي

UNE COPRODUCTION CANADA - FRANCE
EGM PRODUCTIONS ET LES FILMS DE CINÉMA

www.littoralfilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN
CINÉMA Boutiques
MÉGA-PLEX DUZED
PONT-VIAU 16
VERNON ORIGINALE FRANÇAISE
POLY-STAR-TITRES ANGLAIS

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
EX-CENTRIS 10442208

★★★★★
« Olivier Assayas a signé son plus beau film. »
Florence Colombani, Le Monde

★★★★★
« Assayas, dans son plus beau tour de passe-passe. »
Arnaud Malherbe, L'Express

★★★★★
« Une interprétation remarquable de Maggie Cheung. »
Luc Perreault, La Presse

★★★★★
« Maggie Cheung et Nick Nolte sont fous deux formidables. »
Brendan Kelly, The Gazette

PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
CANNES 2004

FILM D'OUVERTURE
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

maggie cheung nick nolte

clean
un film de Olivier Assayas

arta

présentement à l'affiche

EX-CENTRIS 10442208
CINÉMA 8
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE
LE FORUM 22

Peindre à Baie-Saint-Paul en 2005
Gilles Daigneault, commissaire

23^e SYMPOSIUM
international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul

5 AOÛT - 5 SEPTEMBRE 2005

NOUVELLE DATE
UNE INVITATION AUX ARTISTES
Les dossiers de mise en candidature sont acceptés jusqu'au 19 novembre 2004

CENTRE D'ART DE BAIE SAINT-PAUL
23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 2J2
T. (418) 435-3681 F. (418) 435-6269
cartbtp@bellnet.ca www.symposium-bsp.net